

BELLE TEN

Cilt : XLII

TEMMUZ 1978

Sayı : 167

INSCRIPTIONS DE CILICIE et d'ISaurIE

GILBERT DAGRON (Collège de France) et
JEAN MARCILLET - JAUBERT (C. N. R. S)

Notre mission (septembre 1975) avait pour but de compléter, par une enquête sur le terrain et dans les musées, une documentation épigraphique très lacuneuse qui doit servir de base à une étude plus générale de géographie historique et d'histoire régionale. Les anciennes provinces de Cilicie et d'Isaurie, bien délimitées par la barrière montagneuse du Taurus qui les sépare du reste de l'Asie Mineure et les oriente vers la méditerranée orientale et vers la région d'Antioche, ont été parcourues notamment par V. Langlois, J. R. S. Sterrett, Th. Bent, E. Herzfeld, S. Guyer, J. Keil, R. Heberdey et A. Wilhelm. Louis Robert en a souvent montré la richesse épigraphique, et de nombreux savants, tels M. M. U. B. Alkım, H. Th. Bossert, S. Eyice, M. Gough, G. E. Bean, T. B. Mitford, Th. S. et P. A. Mackay, ont tenté, depuis une vingtaine d'années, d'en dresser, visite après visite, l'inventaire archéologique. Les efforts des responsables des Antiquités et Directeurs des musées régionaux vont aujourd'hui dans le même sens et rendent possible une étude plus systématique des sites et la multiplication des trouvailles. Nous ne saurions dire, à ce propos, à quel point nous avons été aidés dans notre enquête par l'intelligente et active assistance du Directeur du Bölge Müzesi d'Adana, le Dr. Aytuğ Taşyürek, spécialiste de la civilisation urartéenne, mais passionnément attaché à déceler les vestiges de toute époque dans la région sur laquelle il a autorité.

Certains sites ont déjà fait l'objet d'une étude d'ensemble. Ainsi celui d'Anavarza/Anazarbe, dont les inscriptions ont été publiées par M. Gough en 1950, accompagnées d'une brève histoire de la ville. Des corrections ont pu être apportées, des compléments sont attendus, et bien des découvertes sont prévisibles, mais la parole est maintenant aux archéologues et non plus aux voyageurs. On aimerait qu'un travail préliminaire du même ordre soit fait pour Missis/Mopsueste: en dehors des mosaïques récemment publiées par Budde, la documentation concernant cette grande cité antique et médiévale a été très tôt éparpillée. Nous avons retrouvé quelques inscriptions que V. Langlois avait vues sur le site en 1852, qui se trouvent aujourd'hui au Musée d'Adana et que nous reprenons ici (n° 30 et 32); nous en avons découvert d'autres, inédites pensons-nous, qui nous paraissent avoir été transportées de Missis à Adana entre 1918 et 1921 (n° 31, 34, 35), et dont l'une est une page ouverte sur l'histoire de la ville au temps de Justinien; enfin une récente trouvaille des environs de Missis, un couvercle de sarcophage portant une épitaphe de 1052 (n° 1), donne un parallèle à la mystérieuse épitaphe de 1053, de même provenance (n° 32), et verse un nouveau document au maigre dossier de la Cilicie byzantine du XI^e s. Il reste à écrire dans son ensemble l'histoire antique, paléochrétienne et médiévale de Mopsueste/al-Massisa/Mamistra/Missis.

L'intérêt des vallées qui entament les contreforts montagneux du Taurus au Nord de Kozan/Sis et de Kadirli/Flaviopolis nous a été signalé par le Dr. Aytuğ Taşyürek, qui y a lui-même travaillé, et qui a été surpris par l'abondance des objets apportés au Musée d'Adana par le muhtar du village de Gafarlı, situé à une vingtaine de kilomètres au NNE de Kozan, entre la vallée du Kırksu et celles du Kesik et du Çiçeklidere. Cette localité hospitalière fut notre base de départ pour une série de rapides visites:

- Selon un axe Kozan-Feke, à Ferhatlı (7 kms environ de Kozan) et à Akçalıuşağı (30 kms à vol d'oiseau de Kozan, sur le versant NW du massif du Manzdağı);

- Selon un axe Kadirli-Göksun, à Mehmetli, Çiçeklidere (lieux-dits Taşköprü, Karapınar, Topaktaş), Halilibrahimli Köyü, Çemkale/Kale Farnas. Il s'agit d'un itinéraire Anavarza/Anazarbe-Kadirli/Flaviopolis-Göksun/Kokussos-Elbistan/Arabissos identifié par Alkim comme une route ancienne et médiévale faisant communiquer la

Cilicie et les vallées de l'Anatolie du SE. Voie secondaire, bien évidemment, mais assez importante pour avoir été jalonnée de bourgades vivantes à l'époque antique et de forteresses médiévales.

Les inscriptions que nous rapportons de cette région (n° 12-28) sont intéressantes pour une histoire des sites qui devrait être entreprise en combinant toutes les sources documentaires:

1) L'étude archéologique pourrait, par simples sondages, identifier et dater les deux basiliques encore repérables, mais qui disparaîtront prochainement, à proximité immédiate de Gafarlı, au bord du lac de retenue qui a récemment inondé la vallée; elle devrait accorder une attention particulière à l'église proche du château de Çemkale/Kale Farnas: il s'agit d'un monument de premier ordre, que l'épigraphie pourrait permettre de dater du VI^e s., si ce sont bien ses inscriptions de dédicace qui ont été remployées dans les murs médiévaux (n° 23, 26, 27); enfin les ouvrages fortifiés de l'époque des Croisades sont à insérer dans le recensement d'ensemble des fortifications de la région que vient de publier M. Hellenkemper¹.

2) L'inventaire des monnaies, trouvées en abondance par les paysans, devrait permettre de déterminer les époques d'occupation des sites. Il nous semble qu'en général les trouvailles sont abondantes pour les III^e et IV^e s. (époque de la première et de la deuxième Tétrarchie), et montrent une prospérité à peu près continue jusqu'à l'époque de la conquête arabe au VII^e s., suivie, après une période de plusieurs siècles, d'une réoccupation médiévale des sites défensifs.

3) L'épigraphie, pour sa partie antique, donne la mesure de la romanisation des notables locaux, du développement du culte impérial, et de la diffusion de l'onomastique romaine à côté des noms indigènes; pour sa partie chrétienne, elle nous montre des *kômai* assez riches pour financer des constructions importantes, un artisanat qui a laissé partout des traces éloquents (entrepreneurs, potiers), et un clergé bien intégré, comme partout, à la vie sociale (un diacre médecin). Rien de très neuf, mais un complément montagnard au gros dossier de Korykos. On relèvera aussi l'intéressante

¹ H. Hellenkemper, *Burgen der Kreuzritterzeit in der Grafschaft Edessa und im Königreich Kleinarmenien: Studien zur historischen Siedlungsgeographie Südost-Kleinasien*, Bonn, 1976.

répartition et la permanence des ères locales (ère d'Anazarbe ici, ère de Mopsueste ailleurs), jusqu'au plein coeur du VI^e s.

C'est évidemment au Musée d'Adana que se trouve la documentation épigraphique la plus riche concernant la Cilicie. Malheureusement, l'incertitude sur la provenance des pierres transportées au moment de la création du Musée rend parfois l'interprétation difficile. Tel est le cas des inscriptions de l'ancien Musée, dont nous ne donnons ici qu'une sorte de publication préliminaire. Parmi celles qui sont exposées dans de meilleures conditions au Nouveau Musée, certaines avaient été vues *in situ* par V. Langlois mais mal comprises, d'autres avaient été éditées par le R. P. Mouterde d'après des dessins incomplets ou fautifs: nous les avons reprises en y ajoutant le texte de celles qui, bien qu'offertes au regard du public depuis longtemps, sont curieusement restées ignorées. Les autels funéraires d'époque romaine constituent un cas particulier: en raison de leur nombre (plus d'une centaine) ils devraient faire l'objet d'une publication à part; les inscriptions de ce type, isolées, sont de peu d'intérêt, mais si elles sont regroupées et expliquées dans leur contexte archéologique, les renseignements qu'elles livrent sont de première importance pour l'onomastique et les pratiques ou croyances funéraires. Le danger est, en transportant les pierres, de perdre toute trace précise de leur origine.

En nous rendant d'Adana à Silifke pour compléter notre enquête en Isaurie, nous nous sommes arrêtés d'abord au Musée de Tarsus, modeste, mais accueillant et bien tenu. Sa Directrice avait présenté l'année précédente à notre collègue Jacques Lefort des tuyaux de plomb provenant du site de Pompeiopolis et portant le nom d'un évêque: on en trouvera ici la description et le texte. Le petit Musée d'Erdemli possède, lui aussi, un certain nombre d'inscriptions inédites que nous nous proposons de publier prochainement. Quant au beau Musée de Silifke, dans ses nouveaux bâtiments, il nous a réservé la surprise de trouvailles récentes: plusieurs bases de statues découvertes en juin 1974, lors d'excavations pratiquées pour la construction d'un immeuble sur l'emplacement actuel du marché, qui semble avoir été celui du Forum romain (cf. L. Robert, *Documents de l'Asie Mineure méridionale*, p. 101). Ces textes importants (n° 38-41) viennent compléter les fastes des gouverneurs de l'Isaurie. Nous proposons par ailleurs l'interprétation d'une très belle inscription

chrétienne du VI^e s. dont la provenance est incertaine (n° 45). Aucun travail, ni à Silifke même, ni dans la région qui nous est devenue familière, n'eût été possible sans l'aide bienveillante du Directeur du Musée, Monsieur Mehmet Belen. Qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

Sur les sites visités à partir de Silifke, nous avons trouvé un certain nombre d'inscriptions inédites. Au village de Hassanaliler, à 3 kms au N de Cennet (gouffre de Korykos), se trouvent les restes d'un temple avec un autel, déjà publié par Hicks, dédié à *Zeus Korykios* (au lieu-dit Göztepe), qui doit être rapproché d'un autel similaire et sans aucun doute de même provenance dédié à Hermès et maintenant au Musée de Silifke (n° 42). A l'entrée du même village se dresse encore une basilique du Ve s. construite dans le style si caractéristique de la région, et qui mériterait une publication; à quelques mètres du narthex, remployée dans un mur, nous avons pu estamper et lire une inscription de dédicace qui est évidemment en rapport avec l'église elle-même (n° 37). Sur le conseil de M. Mehmet Belen, qui nous accompagnait, nous nous sommes par ailleurs rendus dans le groupe des villages de Kayabaşı, Dereköy et Narlı, qui s'échelonnent dans la vallée d'un affluent du Göksu, à une vingtaine de kms à vol d'oiseau de Mut/Claudiopolis, le long d'une piste reliant cette ville à Uzunca Burç/Diocésarée. Nous n'avons rapporté de cette visite que deux inscriptions, qui ont toutes deux la particularité de mentionner la lune comme divinité funéraire (n° 46 et 47): maigre moisson, mais que la beauté des lieux, l'accueil et la générosité des gens, là comme partout, nous a empêché de ressentir comme une déception².

I. MISSIS/MOPSUESTE

1- Couvercle de sarcophage trouvé en août 1975 à proximité de l'agglomération actuelle, transporté par des paysans jusqu'à la sortie Sud de MISSIS, et placé par eux sur le bord de la route con-

² Il n'est pas utile de donner ici une bibliographie sur l'Isaurie et la Cilicie. Chaque inscription est accompagnée des références nécessaires, abrégées selon l'usage. Les textes sont traduits lorsqu'il ne s'agit pas de simples formulaires. Les inscriptions d'époque chrétienne et byzantine seront reprises ultérieurement dans un dossier épigraphique d'Isaurie et de Cilicie, à paraître dans les *Travaux et Mémoires du Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance*.

duisant à Ayas (Aigai), au niveau des anciens remparts. La pierre est brisée à droite, mais le texte, qui tient tout entier sur la partie gauche, est complet. Au centre de la face inscrite, médaillon avec croix de Malte; même motif en tête du sarcophage, à gauche de l'inscription. Il s'agit sans aucun doute d'un sarcophage paléochrétien, à motifs sculptés mais d'abord sans épitaphe, réutilisé au XI^e s. . . On trouve d'autres exemples de ces remplois au Musée d'Adana.

H. 65; L. 160; h. des lettres 5.

Ἐκοιμήθη ὁ δοῦλος τοῦ θεοῦ Νηκό-
λαος Ἀντιοχίτης υἱὸς Ἀπολφαρατζὶ
μινῆ Φευρουαρίῳ ιη' ἰνδ(ικτιῶνος) ε' ἔτους ςφξ'
ὁ θεὸς νὰ τὸν μακαρίσῃ ἀμήν.

Ligatures: 1. 1 et 3 NH 1. 2 TZ 1. 4 MHN

Le serviteur de Dieu Nikolaos, d'Antioche, fils d'Apolpharatzès, est mort le 18 du mois de février, indiction 5, année 6.560. Que Dieu le mette au nombre des bienheureux, Amen.

Date: le 18 février 1052, ce qui correspond bien à une indiction 5.

Le défunt Nikolaos est originaire d'Antioche de Syrie, d'une famille qui a connu la domination musulmane dans la ville (avant 969) ou venue de terre d'Islam, puisque le père s'appelle Abu'l-Farağ. Cette dénomination "par le fils aîné" est fréquente (*kunya*); on la trouve notamment dans les milieux syriens, jacobites ou nestoriens: Bar Hebraeus, qui lui-même s'appelait Grégorios Abu'l-Farağ, cite un moine nestorien du même nom qui traduisit en arabe les Ecritures et Aristote, et mourut en 1044 (*Chron. syr.*, trad. E. W. Budge, p. 203). La formule finale, très moderne, rappelle exactement la langue de Nikôn de la Montagne Noire, qui vécut dans la région d'Antioche à la même époque. On comparera cette inscription, écrite presque correctement par quelqu'un qui a une connaissance courante du grec, à l'épitaphe de 1053, trouvée également à Missis et que nous commentons plus bas (n° 32).

2- A environ 7 kms de Missis, dans le ressort du village de KIZIL DERE, sur la propriété de Haci Görür, inscription de bornage sur un rocher incliné vers le Nord, à mi-pente de la montagne, là où commence le terrain de pâture. L'écriture est très grossière et

difficilement lisible; la face inscrite du rocher a un contour irrégulier; elle est à peu près plane, mais très érodée.

H. max. 147; L. max. 200; h. des lettres 10 (les ρ 15).

+	ῥοι	ῥοι
Λωαν-		Κιρκο-
δου		τεω.

La pierre sert de borne soit entre deux propriétés, soit entre les territoires de deux χωρία ou κῶμαι, selon qu'on cherchera dans les deux noms propres un nom de propriétaire (Λωανδος?) ou un ethnique au génitif pluriel (Κιρκοτεω[ν]?). Le pluriel ῥοι est courant: cf. Heberdey-Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, n° 54; Grégoire, *Inscriptions d'Asie Mineure*, n° 27, 334.

II. ANAVARZA/ANAZARBE ET ENVIRONS

Comme nous l'indiquions, l'étude de M. Gough sur Anazarbe (*Anatolian Studies*, 2, 1952, pp. 85-150) constitue une mise au point après laquelle il n'y a que des détails à ajouter, et des fouilles ou des sondages à attendre. Notre visite nous a permis de retrouver la plupart des inscriptions, et de faire ici une remarque sur l'inscription en l'honneur de saint Mènas (n° 4 a de M. Gough): on doit lire aux l. 3-4 πο[ρ]ών et non πα[ρ]ών, ainsi que le supposait déjà le R. P. Halkin, à la suggestion de A. Delatte (*Byzantion*, 23, 1953, p. 240).

3- A 3 ou 4 kms de KIZILDERE, vers le Sud. A flanc de la montagne appelée Cebelinur, parmi quelques pierres de taille, un bloc de calcaire inscrit, en partie enterré,

H. 85; L. 151; Ep. 44; h. des lettres 4.

Feuilles de lierre à la dernière ligne, de part et d'autre de l'inscription.

- Θεῶ ἐπηκόωι
 Λούκιος Αὐρήλιος Ταρουττιη-
 3 νός Δημήτριος, χειλίαρχος λεγε-
 ῶνος τετάρτης Σκυθικῆς, ὁ πρότε-
 ρον χρηματίσας Δημήτριος Δημη-
 6 τρίου, ὁ δημιουργός καὶ κτίστης καὶ
 ἀρχιερεὺς τῶν θειοτάτων Αὐτοκρα-
 τῶρων καὶ Ταρία Λουκίλλα ἡ καὶ Μα-
 9 τρώνα ἡ γυνὴ αὐτοῦ τὸν βωμὸν
 κατεσκεύασαν.

L. 1: la divinité n'est pas nommée, et ἐπήκοος n'est pas spécifique. On peut cependant penser à Artémis, qui figure sur les monnaies de Mopsueste (*BMC*, Cilicia, p. 105-106); cf. O. Weinreich, *Θεοὶ ἐπήκοοι*, *Ath. Mitt.*, 37, 1912, p. 1-68, avec pour la *théa épèkoos*, p. 19, n° 90 (Carie/Pesada) et 91 (Nicopolis de l'Istros).

L. 2-3: le dédicant, Lucius Aurelius Taruttienus Dèmètrios, semble avoir acquis la citoyenneté romaine par adoption. Son prénom ne permet pas de penser à une faveur impériale. Tarrutenius et Tarruntenus sont des gentilices romains connus.

L. 3-4: il a été tribun de la IV Scythica, légion de Syrie depuis les années 56/57. On notera la rapidité de la romanisation pour ce notable cilicien, à qui adoption et fortune valent l'accession à l'ordre équestre.

L. 4-6: sur *χρηματίζειν*, cf. L. Robert, *Hellenica*, XI-XII, 1960, p. 19 et 454-455. Ce verbe a le sens de "porter officiellement tel ou tel nom". De ce texte, on rapprochera une inscription copiée par Petersen à Sagalassos, publiée par Lanckoronski, *Villes de Pisidie*, n° 196 (IGRR-III, 354): Αὐρ. Μειδιανός Ἀτταλιανός ὁ τάχιον χρηματίσας Ἀτταλιανός, sous Sévère Alexandre: τάχιον, "précédemment" (L. Robert, *op. cit.*, p. 16-20) correspond à πρότερον.

L. 6-8: le démiurge est "le magistrat éponyme dans beaucoup de villes des deux Cilicies, peut-être dans toutes", nous apprend L. Robert, *Hierapolis-Castabala*, p. 34, cf. *Noms indigènes*, p. 478-479. Dèmètrios a été aussi grand-prêtre du culte impérial; il s'agit du culte municipal; pour l'association démiurge-prêtre, cf. à Kadirli IGRR III 909, 910, 911. Le titre de κτίστης s'applique à un fon-

dateur, fondateur de ville ou d'édifices. Cf. L. Robert, *Hellenica*, IV, 1948, p. 116, et *Bull. épigr.*, 1956, 317, avec une remarque fort importante à propos des inscriptions du II^e s. après J. C. "peut-être ont-ils fondé la ville encore d'autres façons, par interventions à Rome".

L. 8: l'épouse de Dèmétrios, associée à son mari dans l'érection de l'autel, porte des noms latins, tant pour son gentilice Taria que pour son *cognomen*, Lucilla et son *signum*, Matrona. Si elle doit son gentilice au proconsul d'Asie Tarius Titianus (*RE*, IVA², col. 2323) l'inscription ne serait pas antérieure au règne de Sévère et Caracalla.

4- Au village de KAYIKCILI. Stèle de calcaire à acrotères. H. 70; L. au haut 21, au bas 27; Ep. au haut 12, au bas 15; h. des lettres 2,5.

Le bas de la stèle, destinée à être fichée en terre, n'est pas dégrossi. Au-dessus de l'inscription, étoile sommairement esquissée par l'entrecroisement d'incisions. Un trou de scellement a fait disparaître une lettre à la dernière ligne.

(étoile) Ἑτους
 εμρ' μη(νός)
 3 Πανήμου
 βι Ἀντιωχι-
 ς ἡ θεία Δομ-
 6 ετίω μνήμη-
 ς χά[ρ]ιν.

La date, indiquée selon l'ère d'Anazarbe, correspond à A D 126, le 12 du mois Panémos.

5- Au village de KAYIKCILI. Autel funéraire en forme de colonnette. H. 27; h. du fût 13; diamètre au bas 14; h. des lettres 1,5.

Αὔξ-
 ων
 3 μνήμη-
 ης χά-
 ριν.

L. 1-2: sur la racine Αὔξι-, cf. L. Robert, *Noms indigènes*, p. 294-295.

L. 3: ligature HM.

6- Au village de KAYIKCILI. Autel rond, qui proviendrait d'Anazarbe. H. 96; fût de 47; diamètre maximum 66; h. des lettres 5 et 5,5 pour les deux dernières lettres.

Θεῶν Ἑρώμη
καὶ θεοῖς Σεβ(αστοῖς).

L. 2: un point entre les deux B de Σεβαστοῖς, qui semblent représenter ici deux empereurs; on peut penser à Marc Aurèle et Lucius Verus, ou Commode, aussi bien qu'à Septime Sévère et son fils aîné. Il n'y a pas de nom de dédicant dans cette manifestation du culte impérial associé à celui de Rome.

7- Au village de KAYIKCILI. Inscription sur une colonnette de marbre récemment brisée, mais entière, qui aurait pu être une colonnette de chancel.

H. (pour la partie supérieure portant l'inscription) 95,5; diamètre 20; h. des lettres 3. Lignes de réglage.

3 Θανουμ Ἄσ-
πᾶ πρωτοπες-
βύτερος ὑπὲρ
σωτηρίας.

Thanoum, fils d'Aspas, qualifié de πρωτοπ(ρ)εσβύτερος, est l'auteur d'une donation "pour le salut" de son âme, sans doute la colonne elle-même.

L. 1: le nom serait ici la simple transcription du nom juif Tanhum. On trouve généralement les formes hellénisées Θανουμᾶς (cf. H. Wüthnow, *Die semitischen Menschennamen*, 1930, p. 53); Θανούμος (M. Schwabe, *Proc. Amer. Acad. for Jewish Research*, 20, 1951, p. 265-277, qui reprend une inscription du Ve-VIe s. de ed-Dumêr, près de Damas), et Θανουμος (Reginetta Canova, *Iscrizioni e monumenti protocristiani del paese di Moab*, n° 44; lecture rectifiée par le R. P. Mouterde, *Mél. de l'Université Saint-Joseph*, 34, 1957, p. 266-268); il s'agit d'une stèle funéraire sans aucun symbole permettant de la dire soit chrétienne, soit juive. Il serait possible de lire Θανουμᾶς, mais πᾶ au début de la l. 2, ne se comprendrait plus, alors qu'un nom sémitique Ἄσπᾶς paraît attesté (cf. *Mél. de l'Université Saint-Joseph*, I, p. 144-145, n° 15, où Jalabert a lu ᾶς πᾶς).

Malgré le nom sémitique et l'absence de croix, il est difficile de considérer notre inscription comme juive. La formule ὑπὲρ σωτηρίας n'est certes pas spécifiquement chrétienne (cf. J. B. Frey, *Corpus Inscr. Jud.*, II, n° 804-811 et *passim*), et πρεσβύτερος se trouve très fréquemment dans l'épigraphie juive au sens d'"ancien" (*ibid.*, I, p. LXXXVI et II, n° 790, 792 pour Korykos et *passim*), mais le titre de πρωτοπρεσβύτερος semble inconnu hors de l'épigraphie chrétienne (exemples les plus proches géographiquement: *MAMA* III, n° 506, 570).

L'inscription pourrait être du Ve ou du VIe s.

8- A YEŞİLDAM KÖYÜ. Entre ce village, naguère encore appelé AKDAM, et le site d'Anazarbe, milliaire déjà publié par M. Gough, *Anatolian Studies*, 2, 1952, p. 137-138.

On signalera que les mesures publiées sont erronées: le milliaire mesure 171 cm, dont 49 pour le socle; diamètre 51. Le dessin de Gough est moins précis qu'il ne paraît. A la ligne 11, il indique un martelage, non repris dans les transcriptions; de même, il n'y a pas Ἀναζάρβω à la fin de la ligne 13; ce mot, omis par saut d'*oméga* à *oméga*, est rajouté en avant de la ligne 14.

- [Ἄγαθ]ῆ Τύχη.
 Αὐτοκράτορι Καίσαρι
 Μ(άρκω) [Ῥοπελλίω] Σεουήρω
 4 [Μακρείω] Εὐσεβεῖ,
 Εὐτυχεῖ, Σεβ(αστῶ), ἀρχιερεῖ
 μεγίστῳ, δημαρχικῆς
 ἐξουσίας, ὑπάτῳ ἀποδε-
 8 δειγμένῳ, π(ατρὶ) π(ατρίδος), ἀνθυπάτῳ,
 καὶ Μ(άρκω) [Ῥοπελλίω] Ἀνωταίνῳ
 [Διαδομενιανῶ] Καίσαρι,
 υἱῶ τοῦ Σεβ(αστοῦ) [Μακρείνου]
 12 ἀπὸ [Μακρεινιανῆς Σ]επτιμιανῆς
 Σεουηριανῆς Ἀνωτανιανῆς Καισαρείας τῆς πρὸς τῶ
 Ἀναζάρβω τῆς ἐνδόξου μητροπόλεως τῶν γ'
 ἐπαρχειῶν προκαθεζομένης, καὶ
 16 δις ν(εωκόρου), καὶ Ῥωμαῖκοῖς τροπαίοις
 κεκοσμημένης, τετειμημένης καὶ

κοινοβουλίῳ Μ
ἐπὶ Φλα(αοῦ)ου) Ἰουλιανοῦ τοῦ στρατηγοῦ).

Le commentaire de cette inscription, datée de 217, semble devoir être fait par L. Robert, cf. *Hellenica*, VIII, p. 92 et *Bull. épigr.* 1954, 238.

9- A YEŞİLDAM KÖYÜ (anciennement AKDAM). Autel funéraire brisé au bas, de provenance exacte imprécise, conservé sur une placette à l'entrée du village. Calcaire gris-bleuté.

H. 54; couronnement, portant la première ligne, large de 50 sur le dé, la ligne 2 et une scène de banquet funèbre; les lignes suivantes sont inscrites sur le *lectus tricliniaris*; h. des lettres l. 1, 4,5; 4 à la ligne 2; 2,5 aux lignes suivantes. Ligatures MI et NI, 1. 3; AV l. 4.

D(iiis) o(mnibus ?) m(anibus)

Flac(---) Septiminus

[e]q(ues) sing(ularis) domini n(ostri) imp(eratoris)

[A]ntonin[i] Aug(usti) vixit [---] era [---]

L. 1: la formule anormale DOM, interprétée comme ci-dessus, se retrouve à Rome, CIL, VI, 1758, 31923.

L. 2: le gentilice ne se laisse par reconnaître; Flac peut être l'abréviation de *Flac(cidius)*, de *Flac(ceius)* ou de *Flac(cinius)* pour ce dernier nom, cf. *An. Ep.* 1920, 5, ou Flaccinia Lefa est dédicante au sanctuaire des *Matres* de Pesch.

L. 3: il s'agit d'un soldat de la garnison de Rome, *eques singularis* attaché à l'Empereur. Sur ces soldats, cf. M. Speidel, *Die "equites singulares Augusti"*, *Antiquitas* 1, 11, Bonn, 1975, et en dernier lieu S. Panciera, *Equites singulares*, dans *Riv. di Archeol. Cristiana*, 1974, p. 221-247. Pour l'expression *eq. sing. domini n. imp.*, cf. *D* 2187: *equit. sing. ddd. nnn. Auggg.* datée de 205, ainsi que 2204, 2205, 2206. Mais ici le nom de l'empereur est précisé: Antoninus se rapportera soit à Caracalla (sur les dates de son passage en Cilicie, voir L. Robert, *Journal des Savants*, 1973, p. 161-211 et notamment p. 199), soit à Elagabal. On datera ainsi l'inscription de 215 ou de 218. L'indication de l'appartenance à telle ou telle turme n'apparaît pas dans ce qui est conservé, non plus que celle de l'origine.

M. Speidel, *op. cit.*, p. 79-83, a noté la fréquence du banquet funèbre et du cavalier thrace sur les tombes des *equites singulares*, fréquemment originaires de Germanie ou des provinces danubiennes. Ici, cependant, à la différence des reliefs qui accompagnent les inscriptions de Rome, le défunt n'est pas couché sur un lit à grands montants, et c'est de la main gauche qu'il tient une couronne, alors que sa droite tient une *pacula*. Stylistiquement, le banquet représenté ici est plus proche du type grec. On pourrait se demander, devant l'emplacement de l'épithaphe, sur le lit et non au-dessous, comme il en est le plus souvent, si l'on n'a pas réutilisé un cippe antérieur.

Il y a d'autres inscriptions latines dans la région, à Anazarbe et à Cecen (cf. M. Gough, *Anatolian Studies*, 2, 1952, p. 139-140, n° 18 et 19, cette dernière pour un soldat de la *legio II Parthica*).

10- A ANAVARZA même. Autel funéraire en forme de colonne, conservé dans la cour d'une maison entre l'arc et la gorge.

Hauteur environ 100.

Θεόδωρος
 Ἀπολλωνίδης
 3 οἱ υἱοὶ
 Θεοδώρῳ
 τῷ πατρὶ
 6 μνήμης χάριν.

Théodore et Apollonidès, ses fils, à leur père Théodore, en souvenir.
 L. 1 et 2: les *oméga* sont lunaires.

11- A ANAVARZA. Epistyle mouluré, en remploi dans la muraille à la porte septentrionale de l'enceinte. Au haut, la moulure a été arrachée.

H. 50; L. 172; Ep. 50. Bandeau épigraphique haut de 15 cm; h. des lettres 10.

[---] ἰκόν Ἀδριανὸν ἱερὸν εἶσε [---]

On penserait à un concours sacré si l'on avait un adjectif Ἀδριανεῖον; comme il est impossible de retrouver ici des éléments de la titulature d'Hadrien, on pensera plutôt à un nom latin avec double cognomen.

III. REGION DE KOZAN/SIS

12 Au col de FERHATLI, et au pied d'Uzuncaoğlan tepe, sur un rocher formant abri (environ 7 kms au NNE de Kozan/Sis). Champ 117 × 64; h. des lettres 4,5 à 5. Tildes sur les chiffres des lignes 1 et 2

Ἔτους σπ', μηνὸς
 Πανήμου ἰ', Τατεῖς,
 3 τέκτων, Σασην
 τὸν υἱὸν αὐτοῦ
 καὶ Τραπεῖν τὴν
 6 θυγατέρα μνήμης
 χάριν.

L'an 280, le 10 du mois Panémos, Tateis, charpentier, à Sasès son fils et à Tateis sa fille, en souvenir.

L. 1: la date correspond à AD 261, si l'on se fonde sur l'ère d'Anazarbe.

L. 2: la lecture du nom n'est pas absolument sûre; le troisième signe pourrait être γ ou Ψ. Néanmoins, par analogie avec le nom de la ligne 5, nous accepterons Τατεῖς à rapprocher de Τατα, Τατας, Ταταις, Τατη, Τατης, Τατις bien connus au masculin comme au féminin, cf. L. Zgusta, *Kleinasiatische Personennamen*, p. 494-498 et 503.

L. 3: on connaît Σασις, Σασεις, Σασσις (avec les deux formes d'accusatif Σασιν ου Σασειν), cf. L. Zgusta, *op. cit.*, p. 457; sur Σασας cf. L. Robert, *Noms indigènes*, p. 475 et 520.

13- A AKÇALIUŞAĞI (environ 30 kms au NNE de Kozan/Sis). Stèle de poudingue, brisée au haut, trouvée sur place "il y a trois ou quatre ans".

H. 124; L. 78; Ep. 15. Au-dessous de vestiges de relief, champ large de 54 cm; h. des lettres 3,5 à 4. Les *alpha* et les *delta* ne se distinguent pas.

[--]
 ἀγορήσασα τὸν ἄν-
 δρα Ἀσκληπιάδην καὶ
 3 τέκνα Ἀσκληπιάδης
 καὶ Ἀπολλωνίδης
 μνήμης χάριν.

--- en ayant fait l'acquisition, à son mari Asclépiadès, et ses enfants Asclépiadès et Apollonidès, en souvenir.

L. 1: pour ἀγοράζειν cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1952, 197, renvoyant à Ferrua, *Riv. di Archeol. Cristiana*, 18, 1941, p. 238; le verbe apparaît dans les textes chrétiens de Sicile, cf. *IG*, XIV, *passim*; on le rencontre aussi à Smyrne *CIG* 3260, 3264, 3268, *Ath. Mitt.*, 1894, p. 297-298, Pleket 8; en Cilicie, Bean et Mitford, *Journeys in Rough Cilicia*, 201; en Carie, (J. et L. Robert, *La Carie*, II, 92, 107 à 111, 164), c'est ἀγοράζεσθαι qui est employé. Il est à noter qu'il n'y a pas ici, avec la notion de fondation funéraire, mention d'interdictions si fréquentes dans la région.

IV. KADIRLI (ALACAMI)/FLAVIOPOLIS?

14- Autel funéraire, dont le couronnement a été martelé; mutilé à droite et à gauche, conservé dans l'Ala Camii.

H. 96; L. 50, 5; Ep. 36; h. des lettres 4.

L'inscription a déjà été publiée par H. Bossert et B. Alkım, *Karatepe, Kadirli ve dolaylari*, p. 21 et fig. 17, 46, 49 à 52 et 180; cf. J et L. Robert, *Bull. épigr.* 1949, 190 (*An. Ep.* 1950, 190).

L(ucio) Conetanio, L(ucii) f(ilio),
 Crust(umina tribu), Proculo,
 Carsulas; uixit
 4 an(nos) xxiii, me(nses) xi, d(ies) xx[viii];
 [L(ucius)] Conetan[ius]
 [Pr]ocu[lus (centurio) leg(ionis)]
 VI Ferra[tae filio]
 8 piissim[o fecit ?].
 [Λ(ουκίω)] Κωνητανίω, Λ(ουκίου) υἱῶν
 [Πρ]όκλω· ἔζησεν ἔτη
 [κ]γ', μῆν(ας) ια', ἡμ(έρας) κη'. Λ(ούκιος) Κω-
 12 [ν]ητάμιος Πρόκλος (ἑκατοντάρχης)
 υἱῶ εὐσεβεστάτωι.

L. 6 et 12: le sigle χρ a été interprété χ(ιλία)ρ(χος), ce qui a entraîné une restitution *trib(unus)* dans la partie latine. En fait, on sait bien qu'il s'agit du symbole du centurion. Franz, au *CIG* 4542

sq., s'était déjà trompé en transcrivant χρ par χιλιαρχος. Le premier à reconnaître la valeur du sigle fut Ch. Le Bas, dans une note à une inscription bilingue de Tarse, publiée dans Langlois, *Inscriptions de la Cilicie*, Paris, 1854, p. 25 avec note 1.

L. 7: *Ferratae* d'après nos prédécesseurs.

L. 11: [xγ'], nos prédécesseurs.

15- Fragment de colonnette funéraire, conservé dans la cour de l'Ala Camii. Brisé au haut et au bas.

H. 8; diamètre 12; h. des lettres 1, 6.

[--]

[--μ]ητροὶ μνήμης

χάριν.

16- Colonnette, brisée au bas, conservée au même endroit; H. 26; diamètre 17; h. des lettres 2, 5.

Ἀνωτία

Ζωτικῶ

3 [τῶ] ἀνδρὶ

[μν]ήμης [χάριν].

L. 1: Gentilice employé comme nom unique, cf. ici le n° 4 à Kayıkcılı.

17- Colonnette, brisée au haut, conservée au même endroit,

H. 40; h. des lettres 3, 8.

[---]

Νερωϊανῶ

τῶ συνβίῳ

3 μνήμης

χάριν.

V. VALLÉE DU KESİK ET DU ÇIÇEKLİ

(Au NNW de Kadirli/Flaviopolis?)

18- Au village de KARAPINAR, par Taşkoprü (24 kms au NNW de Kadirli). Autel rond.

H. 45; diamètre 32; couronnement 16; bandeau 11,5; h. des lettres 2, 5.

- Ἑρμოდώρα Ῥο[υ]-
φείνω τῷ συμβ[ίτῳ]
3 μνήμης χάριν.

Hermodora à Rufinos son époux, en souvenir.

Le nom de Roufinos apparaît aux environs immédiats de Karapınar, dans l'inscription rupestre de Topaktaş, découverte par B. Alkim et publiée par G. E. Bean, *Türk Tarih Kurumu, Belleten*, 14, 1950, p. 535-541 et 560-564 avec pl. LXXXI-LXXXII. Nous avons revu ce texte.

- Ἐπ(ους) γλσ'
Ῥορι ἐπήχῳ Ῥουφεῖνος Μενεφί[λου]
3 εὐξάμενος καὶ ἐπιτυχῶν
ἀνέστησα τὸν βωμόν.

Le premier éditeur avait daté l'inscription de 307 après J. C. en se référant à l'ère de Flaviopolis. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1952, 158, avaient noté que la date leur paraissait bien basse. Nous préférierions nous fonder sur l'ère d'Anazarbe pour aboutir à l'année 214 (voir à ce sujet n° 20 et 23).

19- A KARAPINAR. Autel rond, mutilé au haut.

H. 24; diamètre de la base 15; H. du fût 12,5; diamètre 10,5; h. des lettres 2.

- [--- τὸν]
βω[μὸν ἀνέ]-
3 στησεν Ἀσκ-
λᾶς νείκη τ-
ῶν θεῶν.

--- Asklas a élevé cet autel pour la victoire des dieux.

La dernière ligne est gravée sur le socle.

Le sens serait plus clair si l'inscription se terminait par Σεβαστῶν; mais le texte est complet au bas; on doit donc se demander s'il n'y avait pas, au début, une mention des Augustes liée à la dédicace. Le nom du dédicant est l'hypocoristique du nom théophile Asclépias.

VALLEE DU ÇIÇEKLİ

20- Au village de MEHMETLİ (12 kms au NNW de Kadirli). Colonne funéraire conservée dans le jardin d'Ismail Ceydoğlu, ancien muhtar du village. L'inscription a déjà été publiée, H. Bossert et U. B. Alkim, *Karatepe, Kadirli ve dolayları*, fig. 200, n° 200 avec dessin pl. XX, mais le second signe de la ligne 1 n'a pas été identifié et est marqué sur le dessin par un point d'interrogation. H. 75; h. des lettres 3,5/4.

Ἔ(τους) εσ', μ(ηνός) Ξ(ανθικου) θ'
 Κέλος
 3 Ἰουλιανῶ
 τῶ υἱῶ.

Date: le 9 du mois Xanthikos, l'an 206; en utilisant l'ère d'Anazarbe, on datera cette inscription de 187 après J. C.. L'emploi de l'ère de Flaviopolis aboutirait à l'année 280 (voir n° 18 et 23).

21 A HALİLİBRAHİMLİKÖYÜ (19 kms au NNW de Kadirli). Autel en forme de colonne, de provenance exacte inconnue, conservé devant l'épicerie.

H. 57; diamètre du fût 19; h. des lettres 2 à 3.

Ἔτους ζλσ'
 Γερμανός τῶ πατρὶ
 3 μνή-
 μης χάριν.

Les trois N de l'inscription sont gravés à l'envers.

L. 1: la date 237 correspond à 218 de l'ère d'Anazarbe.

L. 2: le nom du fils apparaît seul, le défunt n'est pas nommé.

22- A HALİLİBRAHİMLİKÖYÜ. Autel en forme de colonne à couronnement octogonal; provenance exacte inconnue; conservé au même endroit que le précédent.

H. 32; diamètre du fût 11; h. des lettres 1,5.

Ηχιεσα τῆ θυ-
 γατρὶ Κιπαρατι
 3 μνήμης χάρις.

Les deux noms paraissent inconnus.

Pour *μνήμης χάρις* (un exemple d'époque impériale dans la région du Pont, *Türk Arkeoloji Dergisi*, XIII, 2, 1964, p. 118-121, cf. *Bull. épigr.*, 1967, 595), on peut penser que la formule est figée et employée adverbiallement; voir inversement *μνήμην χάριν* dans *MAMA*, VII, 328 (cf. L. Robert, *Hellenica*, XIII, p. 253).

VI. ÇEMKALE/KALE FARNAS

(A environ 20 kms au NNW de Kadirli)

23- A l'aboutissement du chemin qui conduit à l'entrée principale de la forteresse médiévale³, pierre remployée dans le mur extérieur, à gauche de la porte. L'inscription, à l'envers, est délimitée par un cartouche, qui occupe presque toute la surface du bloc de parement, taillé dans le calcaire local ainsi que toutes les autres inscriptions du site.

H. 31; L. 61; h. des lettres 4. Ecriture peu soignée, gravure peu profonde.

+ Ἐπληρώθη τοῦ-
 το ἔργον τῆς Θε-
 3 οτόκου ἐπὶ Στεφ-
 άνου ἐργολάβου ὑ-
 πουργήσι τῆς κώ-
 6 μης Σιφῶν ἔτους θχ'.

L. 1: Ὢ en fin de ligne, peut-être rajouté; l. 1-2: haplographie pour τοῦτο τὸ; l. 4-5: pour ὑπουργήσει.

Cet ouvrage en l'honneur de la Mère de Dieu a été réalisé sous la direction de l'entrepreneur Stéphanos au service du bourg de Siphai (?) en l'année 609.

Date: l'ère de Flaviopolis ne pouvait être exclue, puisque les monnaies de la cité en attestent l'existence et que, malgré les réserves de Ruge (*RE* VI, col. 2514 et 2516), on identifie généralement Kadirli à Flavias et Flavias à Flaviopolis (Honigmann, *Synekdèmos*, p. 38; Bossert-Alkım, *Karatepe Kadirli ve dolayları*. Mais cette ère

³ Le site a été étudié dans les publications déjà citées de H. Bossert et U. B. Alkım, et récemment par H. Hellenkemper, *Burgen der Kreuzritterzeit in der Grafschaft Edessa und im Königreich Kleinarmenien*, p. 216-217.

donnerait la date inacceptable de 683 après J. C., à laquelle les κώμαι de la région sont désertées. La vraisemblance impose donc de se référer à l'ère d'Anazarbe (à 35 kms au SSW) et même de considérer qu'il s'agit de l'ère couramment employée dans la région (voir n° 18 et 20). L'observation vaut d'être faite, même si l'on se garde de conclusions prématurées sur l'identification Kadirli/Flaviopolis, ou sur les limites territoriales des cités et la diffusion de leurs ères.

Notre inscription est donc à dater de 590. Elle nous donne l'indication précieuse du nom et du statut de la localité, la κώμη (τῶν) Σιφῶν. On pourrait orthographier Σιφῶν en pensant à des "porcheries"; Σῖφαι est le nom d'un port antique de Béotie; Σηφῶν se trouve dans une inscription du règne de Justinien à Taman, dans le Pont (Latyšev, *Viz.Vrem.*, 1, 1894, p. 657). Il s'agit certainement du site le plus proche du lieu de trouvaille de l'inscription, celui où se dresse encore une église qui est peut-être celle de la Théotokos. Les autres inscriptions (n° 24-28) proviennent, sinon du même édifice, au moins de la même κώμη.

Le génitif τῆς Θεοτόκου (l. 2-3) indique, de façon gauche mais claire, une dédicace à la Vierge; le bourg, qui a financé collectivement l'ouvrage, a pris à son "service" (ὑποεργήσει l. 4-5) un entrepreneur.

24- Dans le même mur, face au chemin d'accès, emploi d'un bloc portant une croix latine gravée, dont les branches sont décorées de motifs en forme d'étoiles. Le type de la croix ne suggère pas une datation précise. L'inscription n'est plus lisible qu'au-dessus et au-dessous du bras droit, la partie gauche est complètement effacée.

H. de la croix 75 (du bloc 95); L. 42; h. des lettres 4/7. L'écriture, irrégulière et maladroite, suggère plutôt des graffiti de différentes époques.

[Ἐν τοῦ]		το νεκῶ
[α]		ω
[IX ?]		CH

Les restitutions sont évidentes pour les deux premières lignes. Pour la troisième, nous avons cherché en vain un parallèle et ne proposons que par pure hypothèse $\text{I}(\eta\sigma\omicron\upsilon\zeta)$ $\text{X}(\rho\iota\sigma\tau\omicron\zeta)$ $\text{C}(\omega\tau\eta\rho)$ $\text{H}(\mu\omega\nu)$.

25- Bloc de parement décoré d'une moulure formant encadrement, remployé dans le mur de la tour d'entrée, à une hauteur qui nous a interdit de prendre des mesures et un estampage. L'inscription (liturgique?) court le long de la moulure, on ne distingue que quelques lettres:

..NKYPEINΩ

26- Sur un bloc remployé dans la même tour, à une hauteur d'une dizaine de mètres, et donc inaccessible, au-dessus de la porte d'entrée; inscription à peu près lisible à l'œil nu et dont nous avons vérifié la lecture sur photographie prise au téléobjectif. Les proportions sont à peu près:

H. 30; L. 100; h. des lettres 4.

+ Θεόδωρος διάκονος κὲ ἰατρός
 κὲ ἡ αὐτοῦ σύμβιος τῆ τοῦ Θε(εο)ῦ βοη-
 3 θία κὲ τῶν ἀρχαγγέλων ὑπὲρ εὐχῆς
 ἐποίησεν τὸ ἔργον τοῦτο +

1. 1: le ζ de *διάκονος* au-dessus du ο; le ε de *κὲ* au-dessus du κ.

Theodoros, diacre et médecin, et son épouse, avec l'aide de Dieu et des Archanges, ont fait cet ouvrage pour accomplir un vœu.

Aucune date n'est indiquée, mais l'écriture et la formule suggèrent une datation haute (VIe s. ?). Nous ne savons pas non plus quel ouvrage Théodore et sa femme ont (le singulier *ἐποίησεν* n'a pas lieu de surprendre) fait réaliser à leurs frais. Peut-être une chapelle dédiée aux Archanges⁴, dont l'aide est ici mentionnée? L'exercice d'un métier par un membre du clergé est à l'époque habituel; cf. un "archidiacre et médecin" *MAMA* III, n° 167, et en général le dossier épigraphique de Korykos.

⁴ Il y aurait une étude à faire sur l'importance des Archanges dans cette dévotion populaire; cf. l'expression *ὁ Θεὸς τῶν ἀρχαγγέλων* (Grégoire, *Inscriptions d'Asie Mineure*, n° 311).

27- Sur un bloc réutilisé dans la même tour, au niveau de la fenêtre de l'étage (environ 5 m du sol). Nous avons pu lire et photographier, mais non mesurer ou prendre un estampage. La pierre paraît intacte sur sa partie droite, maçonnée dans le mur (partie gauche de l'inscription, qui est à l'envers); inversement, elle a sans doute été retaillée à gauche pour l'aménagement de la fenêtre, et très endommagée. La lacune fait sans doute près de la moitié de l'inscription (cf. I. 6).

[+ 'Εν ?] χρόνις Εὐσεβίου [υ ἐπισκόπου ? ... 'Ιω-
 άνης Δεμετρί[ου 'Ιω-
 3 άνης χαλκεύς [... .. Κυ-
 ριακός Τερεντ[ιανοῦ ?]
 κληρονόμο(ς) Εὐσ[εβίου ? ο-]
 6 υ εὐξάμενο(ι) τῇ [τοῦ θ(εο)ῦ βοηθεία τὸ ἔργον τοῦ-]
 το ἐπ[οίη]σαχ +

La pierre porte l. 5: κληρονομο; l. 6: εὐξάμενο

La date est incertaine, aussi bien que la nature de l'ouvrage dont nous avons ici la dédicace. L'évêque (?) Eusèbe, dont l'épiscopat paraît servir à dater et dont dépendrait la κώμη n'est pas identifiable. Le VI^e s. est vraisemblable.

L. 1: la formule ἐν χρόνοις est d'usage (cf. n° 35); et χρόνις seul conviendrait mal pour l'époque. Nous restituons donc 'Εν, qu'il est impossible de lire avec certitude. Il faudrait normalement une croix en tête de l'inscription.

L. 2: Δεμέτριος pour Δημήτριος n'est pas impossible, et la confusion paraît fréquente localement entre η et ε (cf. Δημέτριος cité par Mme Laminger-Pascher, *Index grammaticus*, I, p. 11). La liste des donateurs semble donner les noms, suivis de l'indication d'une filiation (au génitif) ou d'un métier.

L. 5: κληρονόμο(ς) Εὐσεβίου pour caractériser un nom dans la lacune à la ligne précédente?

L. 6: lire εὐξάμενο(ι), après un υ dernière lettre d'un génitif masculin; τῇ permet de restituer, soit une formule du genre τῇ[ς Θεοτόκου τὸ ἔργον τοῦ]το indiquant la dédicace de l'ouvrage par analogie avec le n° 21, soit une formule plus naturelle du genre τῇ

[τοῦ θεοῦ βοηθεία τὸ ἔργον τοῦ]το, par analogie avec le n° 24, οὐ ὑπὲρ εὐχῆς correspond à εὐξάμενοι.

L. 7: d'après la même inscription on complètera ἐπ[οίη]σαν.

28- Sur un bloc remployé dans un parement intérieur de la même tour, à l'étage.

H. 37; L. 71; h. des lettres 8/9; lacune à droite et en bas; cartouche visible en haut et à gauche. Écriture très grossière.

Ἀγαθῆ τύχη [Σε-]

κουνδεῖ[νος]

3 καντηρα [- - -]

Si Σεκουνδεῖνος = Secundinus est sûr, la dernière ligne ne suggère aucune restitution.

VII. ADANA (MUSÉE)

29- Dans la cour du Musée d'ADANA. Base circulaire de provenance imprécise, conservée dans la cour du Musée. Elle porte une épigramme dont le début est mutilé, mais qu'il est facile de restituer. Le graveur avait commencé par ordonner le texte à l'autre extrémité de la pierre, mais la disposition du premier vers (sur trois lignes) a été jugée défectueuse: le travail a été arrêté au début du v. 2, puis repris une fois la pierre retournée. Entre les textes A et B, dans le même sens que B, d'une autre main, une brève formule de conjuration. Nous n'avons pu vérifier l'existence de trous de scellement au sommet de la base.

A.- Ἄρμα τόδε πτηνὸν []|όου ποτέ· τί σφ' ἐπέδη|σεν
ἦν *vacat*

B.- Ἄρμα τ[όδε πτηνὸν -όου] ποτέ· [τί σ]φ' ἐπέδη[σεν]
ἦνιοχῶν, ἵπποις κρινόμενος Ζεφύρω;

Ἀμφιθάλασσος ἦδ' Ἄλιπτος ἔσαν οἱ περὶ νίκης
4 δῆριν παρθεμένους ὤλεσαν ἀντιβίους·

καὶ ζῶντες μὲν ἔασαν ὑπέρτεροι μυρίον ἄλλων,
δημοχαρεῖς ἵπποι τὸ στέφος ἀράμενοι,

[μοί]ρην δ' αὖτε λαβόντες ἐλίψατον ἠδία πάτρη

8 ἄμφω μνημοσύνη(ν) (ε)ῖς γέαν· ἐρχόμενοι.

C.- καὶ σοι.

Traduction: Ailé était jadis ce char de ...os. Pourquoi l'a-t-il arrêté, lui son cocher, alors que par ses chevaux il s'égalait à Zéphyr? C'étaient Amphithalassos et Aliptos, qui provoquèrent la perte des concurrents s'offrant à rivaliser pour la victoire. Vivants, ils laissèrent derrière eux en les surclassant une infinité d'autres, chevaux qui faisaient la joie du peuple en enlevant la couronne; et quand plus tard ils eurent rencontré la Moire, ils laissèrent à leur patrie, tous deux, leur souvenir en allant sous terre.

Ce poème de huit vers (hexamètres et pentamètres réguliers, sauf le v. 3, où il est impossible de respecter la métrique en donnant le nom des chevaux) appartient à la série des inscriptions honorant cochers et chevaux que l'Anthologie et quelques monuments nous conservent. Il est vraisemblable que le socle sur lequel notre texte est gravé portait soit le char désaffecté, soit une représentation du char appartenant au cocher cité au v. 1, dans la lacune. Socle et char étaient assurément placés dans un hippodrome de Cilicie (celui d'Adana? de Tarse? d'Anazarbe?⁵), sur la *spina* ou à proximité. La date est difficile à préciser; la gravure, la nature du texte, et le monde sous-jacent des dèmes nous feraient pencher pour le Ve s. .

v. 1: le nom du cocher est de trois syllabes seulement; du type Εἰνοος, mais commençant par une consonne et avec une première syllabe courte, du moins si la métrique est respectée, ce qui est souvent difficile quand il s'agit de placer un nom propre.

L'opposition, très attendue, entre un char qui jadis semblait voler (ce qui prépare la comparaison avec le Zéphyr) et le même char figé désormais sur son socle, conduit à faire porter ποτε sur πτηνόν (il avait jadis des ailes...) et non sur... οου (appartenait jadis à ...oos.)

L'interrogation suivante pose un difficile problème d'interprétation. On peut hésiter entre deux solutions: 1) corriger τις (σ)φ' ἐπέδησεν ἡνιόχων ἱπποῖς κρινόμενον Ζεφύρω Quel cocher a arrêté ce char qui, grâce à ses chevaux, rivalisait avec Zéphyr? Question à laquelle il serait répondu indirectement: ce cocher est la mort qui

⁵ La légende de Théophile apporte la preuve qu'il existait un hippodrome à Adana: c'est là que l'économiste signe à minuit un contrat avec le diable; cf. L. Radermacher, *Griechische Quellen zur Faustsage*, *Sitzungsb. d. Akad. d. Wiss. in Wien*, 206, 4, 1927 et L. de Sinner, *Légende de Théophile*, p. 9 et 20.

a atteint les deux chevaux⁶, 2) garder exactement le texte gravé, ce qui force à comprendre ἡνιοχῶν comme un participe dépendant du même sujet que ἐπέδησεν: le personnage cité dans la première partie du vers, qui était le cocher du char. Il a arrêté ce dernier (ἄρμα πεδᾶν est très homérique) parce que sont morts les chevaux auxquels est consacrée toute la fin de l'épigramme, dans un vrai style d'épithaphe. C'est cette dernière solution que nous avons choisie.

v. 3: Ἀμφιθάλασσος, "l'Insulaire", est peut-être une allusion à l'origine du cheval, ou l'un de ces noms que l'on donnait aux chevaux de course en rapport avec la symbolique des couleurs (dans ce cas nous aurions affaire à un char "Bleu"). Ἄλιπτος "l'Invaincu", convient très bien à un coursier; L. Robert, dont il faut consulter les remarques sur ἄλιπτος (*Hellenica*, XI-XII, p. 338-341) n'a pas signalé d'emploi de cet adjectif pour un cheval.

v. 4: Ὀλλυμι "perdre", dans un sens fort, mais métaphorique; ἀντίβιος reparaît à époque tardive après son emploi homérique.

v. 5: Les quatre derniers vers sont bâtis sur une opposition très conventionnelle: καὶ ζῶντες μὲν..., μοίρην δ' αἶτε λαβόντες....

v. 6: De leur vivant, les chevaux furent δημοχαρεῖς: l'adjectif peut signifier "qui flatte le peuple", au sens moderne de "démagogue" (cf. Lampe, s. v.); ici il a le sens de "qui fait la joie du peuple" et l'on serait presque tenté de traduire "de leur dème", c'est-à-dire de la "couleur" (les Bleus ou les Verts) à laquelle appartient l'attelage, puisque nous sommes à l'hippodrome.

v. 7: Ἐλίψατον: ἐλείψατον duel, pour ἐλειψάτην; ἡδέα = ἰδέα (sa propre patrie) plutôt que ἡδέα, bien que l'iotte initial de ἰδῖος soit bref.

v. 8: La lecture MNHMOCYNHCIC ne fait pas de doute, mais ne présente pas de sens; il faut corriger en μνημοσύνη<ν> (ε)ίς et supposer que le sigma n'est qu'un epsilon non terminé.

⁶ M. Thomas Drew-Bear, qui a bien voulu relire cet article et nous faire part de ses remarques, nous signale un parallèle épigraphique intéressant dans Peek, *ZPE*, 21, 1976, p. 244, commentant Bean, *Anat. St.*, 9, 1959, p. 102: ... ἀλλά με Μοῖρ' ἐπέδησεν κατοικεῖν ἐν [φθι]μένοισι: remarquons toutefois que ἐπέδησεν, dans cette poésie homérisante en l'honneur d'un médecin défunt de Milyas en Pisidie (Ile s. de notre ère), n'a ni la même construction, ni le même sens que dans notre texte.

30- Dans la cour du Musée d'ADANA. Autel funéraire en forme de colonne provenant de Mopsueste, où Langlois l'a vu dans le cimetière turc.

H. 107; diamètre 48.

On y relève trois inscriptions, toutes trois funéraires. La première, épitaphe païenne, a été martelée pour laisser place à une autre, qui est chrétienne. La troisième est probablement aussi d'époque chrétienne. Ces textes ont eu plus d'éditions qu'ils n'en méritent. Langlois (*Inscriptions de la Cilicie*, n° 23-24) confond, et tous après lui, *a* et *b*, et attribue à *c* la deuxième croix de *b*; ses lectures sont erronées, et reprises dans *CIG IV*, 9159 *a* et *b*. Le R. P. Mouterde (*Syria*, 2, 1921, n° 19) édite d'après un dessin et commet de nouvelles erreurs.

a) Inscription de cinq lignes, martelée et illisible sauf à la 5e ligne; lettres 6

[μνήμης] χάριν

b) A la place du martelage, d'une écriture grossière et par endroits presque effacée: lettres 4,5

+ Μνήμα δη- +
αφέρων τοῦ Γε-
νεθλίου διακ(όνου)

3

c) A droite de la précédente, d'une écriture peu soignée; lettres 7

Μαρίας τῆς
ὑπατίας

Cet autel a sans doute été réemployé dans la même nécropole. Le texte *b* est sans doute complet; un peu maladroit, car on attendrait plutôt Γενεθλίου τοῦ διακόνου.

Le texte *c* est peut-être à interpréter comme l'épitaphe d'une femme nommée Marie; τες peut être compris comme τῆς, mais ὑπατίας fait problème: ὑπατ(ε)ία équivalent de ὑπατική pour dire que ce personnage est "de rang consulaire"?

31- Dans la cour du musée d'ADANA. Chapiteau de marbre, très grossièrement taillé.

H. 37; L. (au sommet) 49; h. des lettres 4,5. D'une écriture assez régulière et bien gravée:

+ Τῆς μεγάλης
 Θεοδώρας
 3 εἰς αἰῶνας
 ἡ μνήμη +

A la grande Théodora, éternelle mémoire!

C'est sans aucun doute l'impératrice Théodora, femme de Justinien Ier, morte le 28 juin 548, qui est honorée ici, de son vivant. L'inscription, dont l'origine est incertaine, est à mettre en parallèle avec le n° 35 (même formule, appliquée à Justinien et à deux autres personnages).

32- Dans la cour du Musée d'ADANA. Sur un couvercle de sarcophage, sans décor sculpté, ni incisé.

H. 65; L. 206; h. des lettres 6.

L'inscription s'étend sur toute une face. La gravure est assez régulière, mais elle est le fait d'un lapicide qui ne comprenait pas son texte, et ne connaissait peut-être même pas les lettres grecques. De là bien des difficultés de lecture: l'Ω est fait de deux façons différentes (ω, ψ) et se confond avec Ψ et Φ; ε, ϑ et ο sont difficiles à distinguer et parfois sont gravés l'un pour l'autre; les ligatures sont d'interprétation douteuse.

Ce texte a été publié pour la première fois par Langlois (*Inscriptions de la Cilicie*, n° 26), qui a vu la pierre à Missis, plus exactement dans le faubourg de Kafarbaiya, sur la rive gauche du Pyrame. D'après le dessin de Langlois, une lecture un peu améliorée, mais encore très incomplète, est proposée dans CIG IV, 9160. Depuis Langlois, le couvercle a été transporté au Musée d'Adana, où nous l'avons vu, et placé, dans le jardin, sur le corps d'un autre sarcophage, celui de Kolabès, provenant d'Adana et dont le R. P. Mouterde a publié l'inscription (*Syria*, 2, 1921, p. 215-216). Il n'y a évidemment aucun rapport entre les deux pièces⁷.

⁷ Le présent article était déjà sous presse quand nous est parvenu l'*Index Grammaticus* II de G. Laminger-Pascher (*Sitz. Ak. Wien*, 298, III, Vienne 1974), où est reproduite une révision de notre pierre par Heberdey, conservée dans les archives des TAM, et un début de transcription par Keil. La lecture de 1892 n'est pas bonne, et jamais le grand savant ne l'aurait publiée telle quelle; le commentaire de 1974 n'est pas pertinent.

Nous ne pouvons donner de cette inscription qu'une interprétation, et même une lecture, hypothétiques; notre traduction vise à dégager un sens général vraisemblable. Exceptionnellement nous proposons un texte en orthographe rectifiée.

ΕΝΤΑΥΘΑ ΠΙΑΧΤΗΘΕΛΕΙ ΤΑ ΝΕΝΤΑΥΤΩ ΕΥΡΕΙ ΠΑΡΟΝΤΩ
 3 CΙΝΕΙΩ ΕΥΠΛΕΚΕΙ ΠΡΑΞΗ ΛΟΓΩ ΤΑΙ ΚΑΡΔΙΑΣ ΕΥΤΑΞΙΑ
 ΟΥΕΥΑΡΕΤΗ ΚΑΝΤΗΤΩ ΠΑΝΤΕΡΓΑΤΗ ΑΝΑΚΤΙ Χ(ριστ)Ω ΚΑΤ
 ΘΥΘΝ ΛΟΓΟΝ ΚΑΤΕΤΕΘΕΙΕΝ ΤΟΥ ΤΩ ΤΥΜΒΩ + ΜΩΚΤΥΧ
 ΜΒΡΙΩ ΙΕΝΑΙ ΤΩ , ςΦΞΑ ΙΝ ς'

Ἐνταῦθα πᾶς τις θέλει στάς ἐν ταῦτῳ εὔρει παρὼν τῷ <σ>
 Σισινείῳ <ῶ?> εὐπλεκεῖ πράξει λόγῳ τε καρδίας εὐταξίᾳ
 3 ὡς εὐαρεστήσαντι τῷ παντεργάτῃ ἀνακτι Χ(ριστ)ῶ κατ(ἀ)
 θεῖον λόγον. Κατετέθη ἐν τούτῳ τῷ τύμβῳ + μ(ηνί) ὀκτου-
 μβρίῳ ι' ἐν ἔτῳ , ςφξα ἰν(δικτιῶνος) ς'

Qu'ici tout un chacun qui le voudra s'arrête et s'aperçoit qu'il se trouve au même endroit que (?) Sisinnios, qui, par ses actions bien tramées, ses paroles et la droiture de son coeur, a su plaire au maître qui façonne l'univers, le Christ, selon (les prescriptions de) la parole divine. Il a été placé dans ce tombeau le 10 octobre 6.561, indiction 6.

Date: 10 octobre 1053; 6.561 correspond bien à une indiction 6. On constate d'évidentes erreurs de graphie: un σ répété à la fin de la ligne 1 et au début de la ligne 2, et peut-être un ω répété ligne 2; un α omis (κατ(ἀ) l. 3); θ au lieu de ο (θυθν=θεῖον, l. 4). S'y ajoutent, en dehors des iotacismes habituels, quelques incorrections ou déformations populaires: ὀκτουμβρίῳ (l. 4-5; aujourd'hui encore on entend dire parfois ὀκτώμβριος pour ὀκτώβριος); ἐν αἴτῳ pour ἐν ἔτει, faute entraînée par la cascade des datifs en ω qui précèdent. Seule la formule finale correspond à la langue de l'époque et de la région; seule elle nous donne une indication précise: un certain Sisinnios (nom bien byzantin) est mort et a été enterré à Mopsueste le 10 octobre 1053. La longue phrase qui précède dit simplement que le défunt a su plaire à Dieu par ses vertus; on y relève un étrange mélange de fautes grossières et d'archaïsmes ou de recherches prétentieuses.

v. 1: πᾶς τις θέλει dans le sens de ὅστις θέλει ou πᾶς τις θέλων. Il faut sans doute comprendre que, dans la tradition des épitaphes

antiques, le *viator* est invité à s'arrêter pour accorder son attention à la tombe devant laquelle il passe.

- ἐν ταύτῳ (avec ligature VT?) s.e. τόπω τῷ Σισιννίῳ au même endroit que Sisinnios? On pourrait lire aussi εἰπάτω.

- εὔρει = εὔρη (subjonctif à sens d'impératif)? On verrait mieux ou εὔρηται παρών, ou παρόντος τοῦ Σισιννίου.

v. 2: ᾧ relatif (mais alors on attendrait un verbe)? Ou simple diplographie?

- εὐπλεκῆς, bien tressé, bien tramé, porterait sur πράξει seul, ou sur les trois substantifs.

v. 2-3: πράξει, λόγῳ, καρδίας εὐταξία dépendent de εὐαρεστήσαντι: Sisinnios a plu au Christ par ses actions bien tramées, ses paroles et la droiture de son coeur. L'opposition traditionnelle πράξις/λόγοι est ici perturbée par l'introduction d'un troisième terme qui rend, du même coup incorrect l'emploi de ται = τε: ὡς ajouterait la nuance "en considérant qu'il a plu", "car il a plu"?

v. 3-4: On doit suppléer κατ(ὰ τὸν) θεῖον λόγον et comprendre, dans un sens assez vague, "conformément aux prescriptions des Ecritures", plutôt que "selon la parole de Dieu". En effet, si le vocabulaire employé ici trouve quelques parallèles scripturaires (cf. les Concordances s.v. εὐαρεστέω, εὐταξία), il reste foncièrement littéraire et archaïsant (παντεργάτης ἄναξ n'appartient pas au vocabulaire chrétien, même si l'adjectif se trouve dans une inscription d'Ancyre du IXe s., cf. *CIG* 8794), et ne correspond à aucune citation néo-ou vétero-testamentaire.

La lecture des quatre premières lignes fait invinciblement penser que leur "auteur" du XIe s. a voulu imiter une épitaphe en vers dodécasyllabes plus ancienne, qui lui avait plu et qu'il n'a pas su lire ou reproduire correctement. N'en retrouve-t-on pas les structures métriques dans certains groupes de mots de l'épitaphe?

Ἐνταῦθα πᾶς τις θέλει στάς [+ 4 syllabes]

ἐν ταύτῳ εὔρη παρών τῷ Σισιννίῳ (ou εὔρηται

παρών Σισιννίῳ, ou παρόντος Σισιννίου?) . . .

ὡς εὐαρεστήσαντι τῷ παντεργάτῃ

ἄνακτι Χριστῷ κατὰ τὸν θεῖον λόγον.

Le seul intérêt d'une reconstitution serait de montrer la dégénérescence d'un modèle épigraphique ou littéraire dans le contexte culturel de Mopsueste/Missis au milieu du XI^e s. La date impose un rapprochement avec l'épithaphe que nous publions ci-dessus (n° 1), écrite, elle, dans le style parlé de l'époque et de la région.

VIII. ADANA (ANCIEN MUSÉE)

33- Dans la cour de l'ancien Musée d'ADANA. Épigramme en l'honneur du philosophe Apollonios de Tyane, sur fragment d'architrave ou de linteau, incomplet à gauche, avec moulure supérieure mutilée. Origine exacte inconnue. Un remploi a fait disparaître le premier *omicron* du mot Ἀπόλλωνος; signe d'interponction au v. 1 après ἐπώνυμος, et d'élision au v. 3.

H. 53; L. 139; épaisseur en bas 35, en haut 30; h. des lettres 5.

[Οὔτος] Ἀπ[ό]λλωνος μὲν ἐπώνυμος: ἐκ Τυά|[ων δ]ὲ
λάμψας ἀνθρώπων ἔσβεσεν ἀμπλακίας.
[—υ]φος Τυάνων τόδ' ἐτήτυμον, Οὐρανὸς αὐτὸν
[πέμφεν ὅ]πως θνητῶν ἐξελάσει πόνους. feuille

(Cet homme) qui tient son nom d'Apollon, et qui est de Tyane, par son éclat a apaisé les égarements des hommes; cet authentique (enfant) de Tyane, c'est le Ciel qui l'(a envoyé) pour qu'il dissipât les souffrances des mortels.

La structure de l'épigramme est rigoureuse. Les deux hexamètres (v. 1 et 3) se répondent en chiasme, et opposent à partir du nom d'Apollonios de Tyane, la mission céleste du personnage (qui "tient son nom d'Apollon" et que "le Ciel a envoyé") et son origine terrestre (il est "originaire de Tyane", "authentique enfant" de la cité). Cette opposition, marquée au v. 1 par μὲν et δέ, est encore soulignée graphiquement par un signe d'interponction. Elle se retrouve de la même façon au v. 3, invitant à compléter βρέφος Τυάνων, simple amplification du ἐκ Τυάνων du v. 1 (génitif de τὰ Τύανα, et expression banale pour dire "de Tyane", cf. Eunape, *Vie des philosophes et des sophistes*, éd. W. C. Wright, p. 542: ὁ ἐκ Τυάνων Ἀπολλώνιος). Le début est plus douteux: on peut supposer soit une conjonction donnant à la première partie du vers une valeur concessive (εἰ γὰρ serait métriquement possible): "s'il est vrai qu'il fut un authentique enfant de Tyane, c'est le Ciel...", soit, avec le même sens, mais

moins appuyé, une formule plus simple (et partant préférable) comme καὶ τὸ βρέφος... , le masculin αὐτὸν après le neutre τόδε se justifiant par le sens. L'évocation d'Apollon entraîne d'autre part une métaphore que développent les deux pentamètres (v. 2 et 4), celle de la lumière (λάμψας) qui "éteint", c'est-à-dire fait disparaître comme des ombres (ἔσβεσεν) ou qui dissipe comme des nuages (ἐξέλασσε = ἐξέλασσειε optatif oblique) le mal parmi les hommes. Ce mal est désigné sous deux formes, l'une plus morale (ἀμπλακίας qui peut signifier malheur, vicissitudes, cf. *Anthol.* VII, 604, mais auquel nous préférons garder son sens plus courant d'égaréments, qui convient mieux), l'autre plus physique (πόνους).

Cette présentation correspond exactement à l'image que donne d'Apollonios, un siècle après sa mort, son biographe Philostrate⁸: un philosophe et un guérisseur; un pythagoricien, mais dont le savoir est tout imprégné d'une sagesse socratique et d'une philanthropie de Christ païen. Homme ou dieu? Il y a bien dans Philostrate l'amorce d'une équivoque, puisque Protée annonce à la mère d'Apollonios enceinte que c'est de lui qu'elle accouchera (*Vie d'Apollonios*, I, 4) et que les gens de Tyane considèrent leur concitoyen comme fils de Zeus Horkios, ce que lui-même nie (I, 6); "un homme qui était grec et divin", dit-on encore de lui (*ibid.*, II, 17), et l'on précise qu'il aimait être appelé "homme de Tyane" (VII, 38). Mais la tradition ultérieure ira plus loin en faisant d'Apollonios οὐκέτι φιλόσοφος, ἀλλά... τι θεῶν καὶ ἀνθρώπου μέσον, et en considérant sa vie sur terre comme ἡ ἐπιδημία ἐς ἀνθρώπους d'un véritable dieu auquel on doit vouer un culte (Eunape, *Vie des philosophes et des sophistes*, éd. W. C. Wright, p. 346, 542). Notre inscription, comme l'oeuvre de Philostrate, s'en tient à l'idée d'une mission plutôt que d'une origine divine ou d'une divinisation *post mortem*; Apollonios porte un nom tiré de celui d'Apollon, et il en est moralement digne⁹, mais il

⁸ Sur Apollonios de Tyane, cf. E. Meyer, "Apollonios von Tyana und die Biographie des Philostratos", *Hermes*, 52, 1917, p. 371-424; K. Gross, *RAC*, I, 1950, p. 529-533, s. v.; enfin l'excellent article de W. Speyer, "Zum Bild des Apollonios von Tyana bei Heiden und Christen", *JbAC*, 17, 1974, p. 47-63.

⁹ "La croyance à la vertu du nom et à son influence sur celui qui le porte était vive en Grèce, même aux temps classiques", remarque M. Sulzberger, *REG*, 39, 1926, p. 405, qui cite quelques exemples tirés d'Hérodote, de Sophocle et d'Aristophane.

reste fils d'Apollonios: on pensera à ce qu'il écrit à son frère pour lui reprocher d'avoir changé de nom patronymique, *αἰσχρὸν εἰ ὄνομα μὲν ἔχουσιν τινός, τὸ δὲ εἶδος αὐτοῦ μὴ ἔχουσιν* ep. 72 à Hestiaios). D'autre part, le vocabulaire moral est préféré à celui de la *γοητεία*, qui prévaut chez certains auteurs que désapprouve Philostrate (I, 2).

Vocabulaire moral, et aussi allusion précise aux guérisons physiques, qui évoque Aigai et toute l'activité d'Apollonios dans cette cité au temps de sa formation philosophique, en relation avec le culte d'Asklèpios (*Vie d'Apollonios*, I, 7-12)¹⁰. Ce qu'en sait Philostrate vient de Maximos d'Aigai dont "le petit livre" contient "tout ce qui concerne Apollonios à Aigai" (*ibid.*, I, 3), de même que ce sont les notes de Domis qui l'informent des voyages de son héros. Il existe donc déjà au temps de Philostrate une sorte de "geste" cilicienne d'Apollonios, distincte du reste de la tradition et ayant son centre à Aigai. L'hypothèse la plus naturelle serait de supposer que notre inscription vient de cette ville; elle est renforcée par le fait qu'aucune autre ville cilicienne n'a compté dans la vie d'Apollonios (surtout pas Tarse, où il commença son éducation, mais dont le luxe lui déplut et qu'il quitta au plus vite), et qu'une partie du premier lot de sculptures et d'inscriptions déposé au Musée d'Adana provenait justement d'Aigai/Ayas¹¹.

Peut-on préciser davantage la signification du monument et sa date? Si l'on supplée *ὄψος* au début du v. 1, on est conduit à se demander si l'épigramme n'accompagnait pas une statue d'Apollonios, et si le fragment d'épistyle n'appartenait pas à une fondation honorifique d'une certaine importance consacrée au grand thaumaturge par la cité, un empereur, ou quelqu'un de la famille impériale. Apollonios est né à Tyane au milieu du Ier s. après J. C., mort sous Nerva ou au début du IIe s., mais c'est dans l'entourage de Julia Domna, femme de Septime Sévère, d'origine syrienne, que son image définitive se fixe. C'est du reste à la suggestion de cette impératrice

¹⁰ Cf. L. Robert, "De Cilicie à Messine et à Plymouth avec deux inscriptions grecques errantes", *Journal des Savants*, 1973, p. 184-188. E. Meyer (*op. cit.*, p. 401-402) estime que cette partie de la *Vie* est dépourvue de base historique, ce qui est douteux; quoi qu'il en soit, il nous importe seulement ici que la légende soit fixée au temps de Philostrate.

¹¹ Cf. le colonel A. Normand, "La création du Musée d'Adana", *Syria*, 2, 1921, p. 198.

que Philostrate rassemble la documentation sur Apollonios et commence un ouvrage qui n'est achevé qu'après la mort de son initiatrice, donc après 217 et avant 245 (date approximative de la mort de l'auteur lui-même). A la même époque, Caracalla fait construire un hérôon en l'honneur d'Apollonios (Dion Cassius, 77, 18, 4, éd. Boissevain, 3, 397: τοῖς δὲ μάγους καὶ γόησιν οὕτως ἔχαιρεν, ὡς καὶ Ἀπολλώνιον τὸν Καππαδόκην... ἐπαινεῖν καὶ τιμᾶν... καὶ ἡρῶον αὐτῷ κατασκευάσαι) et Sévère Alexandre, au dire de l'*Histoire Auguste* (Alex. Sev. 29, 2) place une statue du philosophe de Tyane *in larario suo* à coté de celles d'Orphée, d'Abraham, du Christ et de certains empereurs divinisés. Il n'est pas exclu que notre texte et le monument auquel il appartenait soient antérieurs à cette vogue soudaine que consacre l'ouvrage de Philostrate, puisque le souvenir d'Apollonios était déjà, nous l'avons vu, associé par un "petit livre" de Maximos à la ville d'Aigai; mais c'est peu vraisemblable: nous avons retrouvé dans l'inscription l'"esprit" de la *Vie* d'Apollonios, et Philostrate, qui prétend avoir voyagé sur les traces d'Apollonios, et dans ce cas est certainement venu à Aigai, déclare qu'il n'a vu nulle part ni cénotaphe ni hérôon (VIII, 31) en dehors du sanctuaire consacré à Apollonios (par Caracalla?) à Tyane (I, 5; VIII, 31). L'argument n'est pas déterminant, mais la vraisemblance commande de proposer pour l'inscription une date postérieure à 217 et antérieure à la christianisation de l'Empire. L'écriture, assez contournée et visant à l'originalité, ne contredirait pas une telle datation.

34- Dans la cour de l'ancien Musée d'ADANA. Sur un chapiteau d'église à médaillon, de provenance indéterminée, mais se trouvant au milieu d'éléments d'architecture identifiés comme venant de Missis/Mopsueste (n° 36; R. P. Mousterde, *Syria*, 2, 1921, p. 282-283, n° 14: une acclamation en l'honneur du μεγαλοπρεπέστατος Ailianos). Dans le médaillon, invocation au Seigneur, d'une belle écriture correspondant au style du chapiteau (Ve-VIe s.)

Les mesures n'ont pu être prises.

Μνήσ-

θητι Κ(ύρι)ε ἐν

τῇ βασιλίᾳ

σου Παύλου
 τριβ(ούνου) νοτα-
 6 ρίου

Souviens-toi, Seigneur, dans ton royaume, de Paul tribun et notaire.

- ἐν τῇ βασιλείᾳ σου: lors de la deuxième parousie, au Jugement dernier.

- Paul est *tribunus (et) notarius* (en grec, rendu parfois en seul mot *τριβουνονοτάριος* cf. Du Cange, *s. v.*). Cette fonction est caractéristique de l'évolution des institutions aux Ve et VIe s. La *schola notariorum*, indépendante de la préfecture du prétoire et rattachée directement à l'empereur, a gardé le titre, militaire à l'origine, de tribun pour caractériser un échelon intermédiaire entre *a secretis* et référendaire. Sur le rôle de commissaire impérial dans les provinces des *τριβούνοι νοτάριοι*, voir la nouvelle I de Justinien (*notitia*); à la cour, ils sont secrétaires du consistoire ou conseillers personnels de l'empereur. Il peut s'agir aussi d'une fonction vacante, autrement dit d'un titre: Jean Lydos est mis à la retraite en 552 avec la dignité de *tribunus et notarius vacans*, et de *comes primi ordinis* (cf. Stein, *Bas-Empire*, II, p. 172, 731).

Un Paulus tribunus est mentionné parmi les personnages officiels qui assistent au synode de Mopsueste en 550 (Mansi, IX, col. 276); il n'est pas exclu que ce soit le même.

35- Dans la cour de l'Ancien Musée d'ADANA. Sur une plaque qui devait être encadrée dans le mur extérieur ou intérieur d'une église. L'origine de la pierre n'est pas notée dans les archives du Musée, mais l'analyse de la date permet de conclure qu'il s'agit de Mopsueste (voir plus bas). Une acclamation concernant l'empereur est disposée dans un cartouche central, sensiblement carré et en relief; dans deux médaillons circulaires qui le flanquent, sont acclamés un stratélate à gauche, un évêque à droite; une ligne en haut de la pierre donne la date par l'indiction et l'année de la ville, une autre en bas donne le nom du "père de la ville". Cette disposition est lourde, mais extrêmement évocatrice du point de vue de la hiérarchie et des institutions. L'inscription paraît inédite.

Les mesures n'ont pu être prises.

	+ Ἐν χρόνοις ἰνδ(ικτιῶνος) ἡ' ἔτους ΖΚΧ'	
	Μαρθα-	Ἰουστινιανοῦ
3	νίου στρα-	εὐσεβοῦς δεσ-
	τηλάτου	πότου εἰς
	εἰς αἰῶνας	αἰῶνας
6	ἡ μνήμη	ἡ βασιλεία
	+ Ἐπὶ Εὐτυχοῦς σχολαστικοῦ κ(αὶ) πατρός	

- a) *Au temps de l'indiction 8, année 627,*
 b) *Sous Eutychès, juriste et père (de la ville)*
 c) *A Justinien (notre) pieux Maître, règne pour l'éternité!*
 d) *A l'évêque Antóninos, éternelle mémoire!*
 e) *Au stratélate Marthanos, éternelle mémoire!*

La date: pour la déterminer, et faute d'indications sur la provenance de la pierre, il faut faire coïncider le règne de Justinien Ier, 527-565 (celui de Justinien II étant exclu pour cette région), l'indiction 8 qui rend possible les années 530, 545, 560 de notre ère, et l'année 627 donnée dans une ère locale. Une seule correspond: l'ère de Mopsueste, qui commence en 68-67 avant J. C. (cf. Imhoof-Blumer, *Zeitschrift für Numismatik*, 10, 1883, p. 294; Lebas-Waddington, 3, p.35 2-353). Notre inscription, outre qu'elle est la seule attestation du maintien de cette ère à l'époque chrétienne, confirme le calcul du début de l'ère en donnant l'équivalence: année 627 de Mopsueste=indiction 8=septembre 559-septembre 560.

L'inscription vient donc de Mopsueste et date de la fin du règne de Justinien, qualifié ici d'εὐσεβῆς δεσπότης, le titre de βασιλεύς étant inclus dans le mot βασιλεία (sur la réticence des contemporains à accepter l'appellation δεσπότης cf. Procope, *Hist. arc.* 30, 25-26 et Lydos, *De Mag.*, I, 6). Théodora est morte en 548 et n'est donc pas associée aux acclamations comme c'eût été possible (cf. n° 31).

Sur les trois personnages mentionnés, le moins important, dont le nom sert seulement d'élément de datation, est le πατήρ (s. e. πόλεως) Eutychès, inconnu par ailleurs, qui a une formation ou une spécialité juridique (σχολαστικός: avocat, conseiller juridique d'un gouverneur, cf. les exemples épigraphiques rassemblés par K. M. Mentzou, Συμβολαὶ εἰς τὴν μελέτην τοῦ οἰκονομικοῦ βίου τῆς πρωίμου βυζαντινῆς περιόδου, Athènes, 1975, p. 17-24). On notera la fréquence

au VI^e s. de l'association *σχολαστικὸς καὶ πατὴρ πόλεως* (cf. Hanton, *Byzantion*, 4, 1927-8, p. 130, en commentaire aux *Inscriptions chrétiennes d'Asie Mineure* de H. Grégoire, n° 270 et 307; ajoutons l'inscription de Tarse reproduite dans *CIG* III, 4438).

Antóninos, évêque de Mopsueste, n'est pas non plus connu. Mais les listes épiscopales ne nous donnent aucun titulaire du siège de Mopsueste entre Kosmas, présent au synode qui se tient dans la ville en 550 (Le Quien, *Oriens christianus*, II, p. 894; Hefele-Leclercq, *Histoire des conciles*, III, 1, p. 38-40; Mansi IX, 274-289), et la conquête arabe: Antóninos est vraisemblablement le successeur direct de Kosmas.

Reste le "stratélate" Marthanios, que d'autres documents permettent d'identifier. Le nom, sémitique, apparaît sous diverses formes dans des inscriptions de Syrie (Jalabert-Mouterde, *Inscriptions grecques et latines de Syrie*, n° 91, 1741; voir aussi Cumont, *Etudes syriennes*, p. 322-323). Plus particulièrement, un groupe de documents de la même époque peut concerner un ou deux personnages nommés, avec des variantes très normales, *Μαρθάνης/Μαλθάνης/Μαρθάνιος*.

Documents datés:

a) Un *comes domesticorum* Marthanès est cité dans la lettre de Justinien au synode de Mopsueste (17 juin 550) et dans les actes synodaux, comme représentant de l'empereur (Mansi IX, 274-276, 288). Le titre qu'il reçoit, *vir magnificus* et non *gloriosus*, peut faire penser qu'il n'est que *comes domesticorum vacans*, mais sans certitude.

b) Au *comes rerum privatarum* Marthanès, seul titulaire de cette fonction connu de façon assurée sous Justinien (Stein, *Bas-Empire*, II, p. 761 n. 3), est adressée la nouvelle 142, du 17 novembre 558, contre la castration. La fonction du destinataire *κόμητι περιβάτων* est restituée d'après l'Építome d'Athanase, mais certaine.

Documents non datés.

c) Procope (*Hist. arc.* 29, 28-38) raconte l'histoire d'un Malthanès, gendre du référendaire Léon, qui est envoyé par Justinien (on ne sait à quel titre mais sans doute avec une fonction militaire) pour réprimer des émeutes en Cilicie, d'où il est originaire. Il s'acquitte de sa mission avec brutalité, pillant la région et envoyant à

l'empereur une partie du produit de ses vols. Les Bleus de Tarse, croyant pouvoir compter sur la sympathie de l'empereur, profèrent publiquement des injures contre Malthanès absent; celui-ci en est informé et prend d'assaut la ville, de nuit, après une brève résistance des Bleus, dont le chef est atteint d'une flèche. Les Bleus de la capitale obtiennent de l'empereur qu'il ordonne une enquête sur les agissements de Malthanès et de Léon, mais ce dernier parvient à étouffer l'affaire en faisant envoyer à Justinien de fortes sommes d'argent. Consolation morale, les Bleus de Constantinople rossent Malthanès au moment où il sort d'une audience avec l'empereur. Et Procope de se lamenter sur la décadence d'une πολιτεία qui permet d'acheter la complicité d'un empereur et de rouer de coups un fonctionnaire dans l'enceinte même du Palais sans être puni. D'après cet épisode, sans doute de peu antérieur à 550 (date approximative de la composition de l'*Hist. arc.*), Malthanès semble encore assez jeune, et pourvu d'une simple mission de maintien de l'ordre.

d) Une acclamation, gravée sur un fragment de marbre trouvé à Beyrouth dans les décombres d'un monument qui pouvait dater du règne de Justinien, proclame :

Μαρθανίου στρατηλάτου πολλά τὰ ἔτη.

En commentaire de ce dernier texte, le R. P. Mouterde (*Mél. de l'Université Saint-Joseph* 8, 1922, p. 96-100) reprenait une suggestion d'Alemanni, et reconstituait imprudemment la carrière d'un unique Marthanos/Malthanès, qui aurait successivement réprimé les émeutes de Cilicie avant 550, représenté l'empereur au synode de Mopsueste comme *comes domesticorum* en 550, porté le titre de stratélate entre 550 et 558, achevé sa carrière comme *comes rerum privatarum*. Ensslin semble admettre l'identification (*R. E. XIV*, 2 s. v. Marthanos). Stein inversement (*Bas-Empire*, II, p. 761 n. 3) ne manque pas de remarquer qu'on ne passe pas normalement d'une charge de stratélate à un poste qui représente le sommet de la carrière civile; et il tend à considérer que l'inscription de Beyrouth nous fait connaître un Marthanos militaire, distinct d'un Marthanos civil qui serait celui de tous les autres documents. L'inscription de Mopsueste, en raison de sa date et de sa localisation, conduit à une autre interprétation. Il y a sans doute :

1) Un *comes rerum privatarum* de nom de Marthanès, fonctionnaire civil, attesté en 558;

2) Un militaire Marthanios, dont toute la carrière, comme l'origine, est plus ou moins cilicienne; il est envoyé en mission en Cilicie peu avant 550 comme *comes domesticorum* et représente l'empereur au synode tenu à Mopsueste et, à une date sans doute voisine, à Beyrouth en Phénicie première. Peut-on imaginer qu'il occupe une fonction lui donnant autorité en même temps aux deux endroits, comme celle de *magister militum*? Dans sa définition étroite, στρατηλάτης désigne, selon Lydos (*De mag.* II, 7) un *dux* ou un *comes*; mais le titre est devenu un équivalent habituel de *magister militum*, soit comme charge effective, soit comme dignité "vacante" (Stein, *Bas-Empire*, II, p. 272, 775, 797; Basiliques 7, 5, 91 traduisant C. J. III, 24, 3). Il est aussi décerné par abus, notamment en Egypte, à des fonctionnaires ou magistrats ayant une quelconque responsabilité militaire (Stein, *ibid.*, p. 476 et 755; Papyrus Oxy., XVI, 1983; *Vie de Daniel de Scété*, *Revue de l'Orient chrétien*, 5, 1900, p. 61). Le caractère très officiel de notre inscription fait penser que Marthanios est titulaire alors d'un *magisterium militum* effectif. Peut-être est-il *magister militum per Orientem*, fonction que Bélisaire n'exerce plus depuis 550/551 (cf. Stein, *Bas-Empire*, II, p. 822); ou bien il faut supposer qu'a été confiée à Marthanios une mission exceptionnelle et très étendue de maintien de l'ordre. Quoi qu'il en soit, notre inscription complète la physionomie de cet inquiétant personnage et fait percevoir l'importance des problèmes régionaux (un Cilicien implante son pouvoir en Cilicie), ainsi que la prédominance de l'autorité militaire sur l'autorité civile: aux côtés de l'empereur figurent uniquement l'évêque et le stratélate. Nous sommes sur la voie qui va conduire à l'Empire byzantin des Thèmes.

IX. TARSE

36- Dans la cour du Musée de TARSE. Sur des fragments de tuyaux de plomb, trouvés en 1971 sur le site de Pompeiupolis et entreposés maintenant au Musée de Tarsus. Fragments au nombre de 4, lorsque notre collègue Jacques Lefort a visité le Musée en 1974 et pris les photos et les mesures:

L. 83,5; 101; 67,5; 87; Section 6,5/9; h. des lettres 3/3,5.

On peut reconstituer, une fois complètement et deux fois incomplètement, le texte suivant qui devait courir tout au long du tuyau:

+ Ἐπὶ Θεοδώρου ἀγιωτάτου ἡμῶν
ἐπισκόπου ἰνδ(ικτιῶνος) δ' +

Sous Théodôros notre très saint évêque, indiction 4.

- L'inscription date des travaux d'adduction d'eau.

- On ne connaît comme titulaire du siège de Pompeiopolis en Cilicie Ière, que Philomousos en 381, Matronianos en 434, et Basileios cité dans deux lettres de Sévère d'Antioche (cf. Devresse, *Le patriarcat d'Antioche*, p. 155). Il est donc impossible de situer chronologiquement l'épiscopat de Théodôros; tout au plus peut-on remarquer que l'évêque de Pompeiopolis n'est pas encore désigné comme métropolitain, ce qui sera le cas à partir du IX^e s. (cf. Laurent, *Corpus des Sceaux*, V, 2, n^o 1555, p. 385-386).

X. HASSANALÏLER

37- A HASSANALÏLER, à environ 3 kms au Nord de Cennet (gouffre de Korykos)¹², à l'entrée du village actuel, sur une pierre remployée à l'envers dans un mur de clôture, et qui provient évidemment de la basilique à trois nefs et tribunes (du Ve s. ?), encore debout à proximité immédiate. La pierre, fort bien taillée, porte en son milieu une croix de Malte sculptée dans un médaillon; l'inscription, mal gravée, d'écriture grossière et en partie illisible, est répartie inégalement de part et d'autre de la croix.

H. 47; L. 219; profondeur 59; diamètre du médaillon 38; h. des lettres 3/5.

- | | | |
|-------------------------|---|--|
| a) A gauche de la croix | : | + Πα(ῶ)λος
εὐξάμενος |
| b) A droite de la croix | : | κὲ . ε κ . . α . ος
ὑπὲρ σοτηρίας
αὐτον κὲ παντὸς
τοῦ οἴκου αὐτον
τὴν εὐχὴν ἀπέδωκεν + |

¹² Cf. O. Feld, Bericht über eine Reise durch Kilikien, *Istanbuler Mitteilungen*, 13/14, 1963, p. 103-104.

Paul, ayant fait un vœu, de même que . . . os, pour leur salut et celui de toute leur maison, ont accompli le vœu.

La formule est aussi maladroite que la gravure et l'orthographe: deux personnes, Paul et quelqu'un d'autre, dont le nom est indéchiffrable, mais qui est sans doute un proche (on attendrait quelque chose comme *καὶ ἡ αὐτοῦ σύμβιος*), ont fait une donation pour leur salut et celui de leur famille. Il n'est pas exclu que la pierre ait été le linteau de la porte extérieure du narthex, qui se trouve à cinq mètres seulement, et que l'inscription (bien plus grossière que l'architecture, mais dans la même région on trouve de fort belles églises de *κῶμαι* sans aucune inscription), nous donne les noms des fondateurs de l'église.

XI. MUSÉE DE SILIFKE/SÉLEUCIE

38- Dans la cour du Musée de SILIFKE. Base de calcaire, brisée en deux fragments jointifs, trouvée au marché en juin 1974, conservée au Musée. Le socle est mutilé à droite, le couronnement à droite et sur sa face antérieure.

H. 124; H. du dé 86; L. 50; Ep. 50; h. des lettres $3/4$. Les trois premières lignes sont inscrites sur un bandeau haut de 19 cm. Martelage total de la ligne 6, partiel de la ligne 7. Au-dessous de l'inscription, deux feuilles de lierre.

- [Αὐτοκρ]άτορα Καίσαρα(α)
Μ(ἄρκου) Ἀνρήλ(ιον) Ἀντωνῖνον
- 3 Εὐσεβῆ Σεβαστόν,
υἶόν Σεουήρου
Αὐτοκράτορος, καὶ
- 6 [Φούλουαν Πλαυ-
τίλλαν Σεβ(αστήν)] ἡ πόλις
ἐπὶ Φλ(αουίου) Οὐλπιανοῦ
- 9 τοῦ λαμπροτάτου
ἡγεμόνος.

L. 1: il s'agit de Caracalla, du vivant de son père.

L. 6-7: la place de la filiation aux lignes 4 et 5 interdit de restituer dans le martelage le nom de Géta, frère cadet de Caracalla;

il s'agit donc ici de l'épouse du jeune empereur, Plautilla, fille du préfet du prétoire C. Fulvius Plautianus, mariée en 202, répudiée en janvier 205.

L. 8-10: Flavius Ulpianus, connu comme gouverneur de Mésie Inférieure entre 209 et 212 (cf. *PIR*², F 402), est attesté en qualité de gouverneur de Cilicie par un milliaire trouvé à Ak Kilisse, *JRS*, 44, 1924, p. 76, n° 110 (= *An. Ep.* 1926, 75), daté de 202. Dans le texte de Silifke non plus que dans le texte du milliaire de Lycaonie, il n'est dit *consul designatus*. Il est donc vraisemblable que notre nouvelle inscription date aussi de 202. On sera ainsi amené à dater le début de sa légation en Mésie des années 207-208 (cf. A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, Budapest, 1940, p. 89-90 et J. Fitz, *Die Laufbahn der Statthalter in der römischen Provinz Moesia Inferior*, Weimar, 1966, p. 50 et 68).

39- Dans la cour du Musée de SILIFKE. Base de calcaire, découverte en juin 1974 au marché, conservée au Musée. Couronnement mutilé.

H. 121; H. du dé 71; L. 57; Ep. 37; h. des lettres 6,5 aux lignes 1, 2, 4, 6; 6 à la ligne 8; 5,5 à la ligne 7; 5 à la ligne 3; 3,5 à la ligne 9. Les trois premières lignes sont inscrites sur un bandeau haut de 24 cm. Tildes aux lignes 7 et 8 sur les sigles VP et DNM. A la fin de la dernière ligne, un rameau.

Bono Romani imperii
 procreato domino
 nostro Flavio Valerio
 4 Constantino clemen-
 tissimo et victoriosissimo
 Caesari, Lucilius
 Crispus v(ir) p(erfectissimus) praeses
 8 prov(inciae) Isauriae, d(evotus n(umini) m(aiestati)q(ue)
 eius

L. 1-2: l'expression est à comparer à *bono republicae nato*, fréquente au début du IV^e s.

L. 3-4: Constantin Ier fut César du 25 juillet 306 au 31 mars 307. En même temps que lui furent honorés les deux autres Césars, Maximin Daza, Galerius Valerius Maximinus-de mai 305 à mai

309-et Maxence, M. Aurelius Valerius Maxentius-du 28 octobre 306 à 307; tous deux ont eu leur nom martelé et c'est à l'un d'eux qu'est érigée la base suivante, n° 40, contemporaine de celle-ci. Pour les épithètes, cf. D 656 où les Augustes Constance et Galère sont dits *invictissimi et clementissimi*, alors que les Césars Sévère et Maximin Daza sont *beatissimi*.

L. 6-7: Lucilius Crispus est connu par une inscription d'Ancyre, *JHS*, 44, 1924, p. 37, n° 45 (= *An. Ep.*, 1924, 89) *Aet(erno) Aug(usto) Lucil(ius) Crispus, v(ir) p(erfectissimus) a(gens) v(ices) praef(ectorum duorum) praet(orio), d(evotus) n(umini) ma(iestatique) eius*; cf. Jones-Martindale - Morris, *Prosopography*, I, Crispus 5, p. 233, où les auteurs hésitent, pour dater son vicariat en Pontique entre 324-327, sous Constantin, et 350-361, sous Constantin II, ceci en vertu du postulat qu'Aeterno Augusto ne pourrait convenir qu'à un empereur unique. En fait, *CIL*, VIII, 18698, où Dioclétien est appelé *Aeterno Augusto*, montre qu'il n'est pas obligatoire d'avoir un seul Auguste; on verra de même *Aeterni Imperatores* pour Dioclétien et Maximien sur *CIL*, XI, 6623 (=D 5900), ou VIII, 4764 (=D. 644); cf. encore *Aeterno Imperatori nostro maximo optimoque principi* de *CIL*, V, 2817 (D 614); Constance est appelé *Aeternus d(ominus) noster* sur *CIL*, VIII, 10222, ainsi que Constantin, sur *CIL*, VIII, 10272. La *PIR*², L 382, écrit "fortasse aetate Diocletiani", et A. Stein semble le considérer comme agissant à Rome, aux pages 99-100 de son article "Stellvertreter der praefecti praetorio" dans *Hermes*, 60, 1925. Il semble, en fait, que le vicariat de Lucilius Crispus ne soit pas de beaucoup postérieur à son gouvernement d'Isaurie; cf. les cas de L. Papius Pacatianus, gouverneur de Sardaigne en 308-309 (*An. Ep.*, 1966, 169), *vicarius Britanniarum* en 319 (*C. Th.*, XI, 7, 2) et de Fl. Philagrius, préfet d'Égypte de 335 à 340, puis *comes* en Thrace et vicaire de Pontique, attesté vers 348-350.

40- Dans la cour du Musée de SILIFKE. Base de calcaire, découverte au marché en juin 1974, conservée au Musée. Brisée en deux fragments.

H. 120; L. du couronnement 73; Au haut, un bandeau de 31 cm. A la dernière ligne, rameau et feuille cordiforme.

Bono Romani imperii
 procreato Domino Nostro
 (---)
 4 clementissimo et
 victoriosissimo Caes(ari)
 Lucil(ius) Crispus v(ir) p(erfectissimus) praeses
 prov(inciae) Isauriae d(evotus) n(umini) m(aiestati)q(ue)
 8 eius

L. 1-2: pour la formule cf. n° 39.

L. 3: l'inscription doit être contemporaine de la précédente entre août 306 et mars 307. On hésitera donc entre Maximin Daza, Galerius Valerius Maximinus, et Maxence, M. Aurelius Valerius Maxentius.

L. 6: pour le gouverneur Lucilius Crispus, voir le n° 39.

41- Dans la cour du Musée de SİLİFKE. Base de calcaire, trouvée en juin 1974 au marché, conservée au Musée. Couronnement mutilé, trous de scellement sur la face droite.

H. totale 111 cm; L. du socle 84; H. du dé 80; L. 58; Ep. 66. L'inscription a ses deux premières lignes sur un bandeau haut de 18 cm; h. des lettres 4 cm, sauf aux lignes 5 (4,5) et 7 (3); la ligne 4, regravée sur un martelage est en lettres de 5 cm. La base est en remploi; une inscription antérieure a été bouchardée; il reste un M de 2,3 cm à hauteur de la dernière ligne, à droite.

Domino ac prin-
 cipi nostro be-
 3 atissimo Aug(usto)
 [Fl(avium) Constantinum]
 Aur(elius) Fortunatus v(ir) p(erfectissimus)
 6 pr(aeses) pr(ovinciae) Is(auriae) d(evotus) n(umini)
 m(aiestati)q(ue)
 eius

L. 2-3: l'emploi de *beatissimus* est fréquent dès la Tétrarchie; cf. par exemple *CIL*, XIV, 2076=D 6184, pour Galère César; D 656 pour Sévère et Maximin Daza; *CIL*, VIII, 28065, pour Constantin II; *ibid.*, 8932 pour Constance II.

L. 4: Fl. Constantinum, à l'accusatif, a été regravé sur le martelage du nom de Licinius, Auguste de 308 à 324.

L. 5: C'est la première mention de ce personnage comme gouverneur d'Isaurie; on connaît un M. Aurelius Fortunatus, *v(ir) e(gre-gius)*, *praef(ectus) leg(ionis) (tertia) Aug(ustae) Aurelianae* (entre 270 et 275) par *CIL*, VIII, 2665 (=D 584); cf. *PIR*² A 1508 et *PRLE*, Fortunatus 3, p. 370. Sa femme, Aurelia Optata, est *c(larissima) f(emina)*.

Il semble que l'on puisse établir une séquence de gouverneurs avec Fl. Severianus, *v.p.*, *praes. Is.* (Bean-Mitford, *Journeys in Rough Cilicia*, 1964-1968, p. 196-197) entre 305 et 311, Lucilius Crispus, en 306-307, et Aurelius Fortunatus entre 308 et 324.

42- Dans la cour du Musée de SILIFKE. Autel de calcaire conservé au Musée. Le texte indique qu'il provient de Korykos. Martelage aux lignes 6 et 7; feuille à la fin de la ligne 1.

Ἑρμεῖ Κορυκίῳ
 ἐπινηκίῳ
 τροπαιούχῳ
 4 ἐπιχαρπίῳ ὑ-
 πὲρ εὐτεκνί-
 ας [καὶ φιλαδελ-
 φίας] τῶν Σε-
 8 βαστῶν.

L. 2: ligature NH. L'inscription est à rapprocher de celle d'un autel publié par Hicks sur estampage de Bent, *JHS*, 12, 1891, p. 242 n° 26 (= *IGRR*, III, 860), que nous avons revu entre Hassanaliler et Ccnet.

H. 60; L. 43; h. des lettres 4.

Διὶ Κορυκίῳ
 ἐπινηκίῳ τροπαιούχῳ ἐπιχαρπίῳ ὑπὲρ εὐτεκνίας
 κ[αὶ φιλαδελφίας] τῶν Σεβαστῶν.

Les inscriptions, datables des années 209-211, avec martelage du nom de Géta à la suite de son assassinat, diffèrent un peu dans leur graphisme: les *oméga* sont lunaires sur l'autel du Musée. Il y a une certaine indécision pour *epsilon*, parfois carré, le plus souvent lunaire.

43- Dans la cour du Musée de SİLİFKE. Base de calcaire, découverte en juin 1974 au marché; conservée au Musée.

H. 171; H. du dé 105; L. et Ep. 64; h. des lettres, qui forment au bas une seule ligne, suivie d'une feuille, 5.

Εὐτύχει

Sur cette acclamation, cf. A. Wilhelm, *Wiener Studien*, 1902, p. 1 s., et J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1951, 236 a, p. 207.

44- Dans la cour du Musée de SİLİFKE. Autel de calcaire brisé de toutes parts, découvert en juin 1974 au marché; conservé au Musée.

H. 80; L. 51; Ep. 51.

[- - -]
 [- - -] πατή[ρ ἐφόρον]-
 τεισεν μνή[μης]
 χάριν.

45- Dans la cour du Musée de SİLİFKE. Sur une plaque de marbre taillée en forme de cartouche à queues d'aronde, qui devait être fixée sur le mur intérieur d'une église importante. On paraît hésiter sur sa provenance exacte; sans doute Olba ou Diocésarée. Gravure assez soignée, écriture élégante et maniérée.

H. 28,5; L. max. 77,5; h. des lettres 4.

+ Ὁ κληρὸς εὐλάβειαν ἐνδεικνύμενος
 δυσὶν πίναξιν εὐσεβεῖ χορηγία
 3 κοσμοῦσι νηὸν τοῦ θεοῦ λύτρου χάριν.
 Ἐπὶ Ἰωάννου Λητ(οί)ου ἐπισκόπου +

L. 4: Ψ au-dessus du T dans Λητ(οί)ου; à noter forme des ξ et α. *Le clergé, montrant sa piété, orne de deux plaques (ou tableaux), par une pieuse chorégie, le temple de Dieu pour le rachat de ses fautes. Sous l'épiscopat de Jean Lèt(οί)os.*

L'inscription est formée de trois vers iambiques (dodécasyllabes réguliers), suivis d'une datation par le nom de l'évêque local. Elle indique que les clercs inscrits au "catalogue" de l'église en question se sont cotisés (1. 2 χορηγία) pour faire don de deux πίνακες. Des multiples sens de ce mot (*R. E.*, 20, 1950, col. 1408-1482), rete-

nons ici ceux d'ex-voto ou d'image pieuse peinte sur bois à l'encaustique, les premières icones du Ve s. (Hésychios: πίνακες ... αἱ διὰ σανίδων εἰκόνες; *Laudatio Therapontis*, 12, Deubner, *De incubatione*, p. 127: τοῦ τε πάθους καὶ τῆς ἐλευθερίας τὸν θρίαμβον ἐγκήρους ἐστηλίτευσε πίναξιν. Il pourrait aussi bien s'agir de plaques de chancel sculptées mises de part et d'autre de l'entrée du bēma, ou de plaques portant des listes de noms ou une longue citation scripturaire.

L. 3: κοσμοῦσι, pluriel entraîné par le collectif κληῖρος.

- νηόν pour νεών ou ναόν.

L. 4: La pierre porte Λητου; mais on ne connaît aucun Jean Lētōs. Inversement, une inscription de Diocésarée publiée par Hicks d'après une copie de Bent et une autre de Ramsay (*JHS*, 12, 1891, p. 266, n° 57), cf. *MAMA* III, p. 62, date la construction d'une église locale par la formule Ἐπὶ Ἰωάννου Λητοίου τοῦ μακαριωτάτου ἡμῶν ἐπισκόπου. Cette inscription se trouvait sur le mur extérieur d'une abside, donc *in situ*; elle a depuis lors disparu. Hicks la datait d'après l'écriture de la deuxième moitié du IVe s., ce qui la rendrait d'un bon siècle antérieure à la nôtre (fin Ve-VIe s. d'après l'écriture); mais il n'y a là aucune certitude. Nous n'écartons donc pas l'hypothèse, en raison de la provenance probablement commune et de la relative rareté du nom (un autre Lētoios évêque, destinataire d'une lettre de Grégoire de Nazianze, PG 45, col. 221), qu'il s'agisse du même évêque dans les deux inscriptions; la lecture Λητ(οί)ου à la l. 4 de la pierre de Silifke serait d'autant plus facile à admettre que la désinence ου apparaît seulement *supra lineam*, et que par conséquent le nom peut être considéré comme abrégé, de même que ἐπισκόπ(ου), faute de place.

XII. DEREKÖY, NARLI, KAYABAŞI

(A environ 20 kms à l'ESE de Mut/Claudiopolis)

46- Au village de NARLI. Plaque de calcaire coquillier.

H. 34; L. 34; Ep. 16; h. des lettres 2,5.

Trouvée aux environs immédiats du village, où elle est déposée chez l'épicier.

Ὅς ἀν ἀδικήσῃ
 τοῦτο τὸ μνη-
 3 μεῖον, χλω-
 θῆ αὐτῶ ἢ Σελήνη.

Une autre inscription, sur plaque ou sur le monument funéraire, devait comporter le nom du défunt.

Sur Sélène, voir les références que donne P. Moraux, *Une imprécation funéraire à Néocésarée*, *Bibl. arch. et hist. de l'Inst. Franç. d'Archéol. d'Istanbul*, IV, 1959, p. 26, n. 4. La lune est associée au soleil comme gardienne de la tombe dans Keil-Wilhelm, *Jahreshefte* 18, 1915, *Beibl.* 46 à Elaioussa-Sébastè ἐξορκίζομεν ὑμᾶς τὸν ἐπουράνιον θεὸν καὶ Ἥλιον καὶ Σελήνην καὶ τοὺς παραλαβόντας ἡμᾶς καταχθονίους θεοὺς... ; dans Heberdey-Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, n° 133 et 134 à Kanytela, où les amendes doivent être acquittées à Zeus, Hélios et Sélène; la même séquence se retrouve dans Hicks, *JHS*, 12, 1891, p. 230, n° 10 et 11, peut-être aussi 19; dans Keil-Wilhelm, *MAMA*, III, 111 à Efrenk, dans la haute vallée du Lamos: βάλαι αὐτ[όν] ὁ Ἥλιος καὶ ἡ Σελήν[η]; dans J. R. S. Sterrett, *Epigr. Journey*, 1888, n. 31, sur le plateau de Karayük: εἰ δέ τις κακουργήσῃ ἦτω ἔνοχος Ἥλιῳ Σελήνῃ et dans Heberdey-Kalinka, *Zwei Reisen in Kleinasien*, 1896, p. 7 n° 20, p. 8 n° 23, p. 52 n° 71; on comparera encore les copies de Bean-Mitford, *Journeys in Rough Cilicia* 1964-1968; n° 240, à Halimiye, à l'Ouest d'Ermenek (*Germanicopolis*): ἐπιορκ[ί]ζω τὴν φαίνουσαν Σελήνην καὶ τοὺς καταχθονίους θεοὺς μηδένα τίθεσθαι... , et n° 266 à Mut ἔστω δὲ ἡ καταχθονία Σελήνη <μάρτυς>; les mêmes auteurs ont pu revoir, *op. cit.*, p. 228, sur original ou sur copie de Hogarth, deux inscriptions publiées par Headlam, *JHS, Suppl. Papers*, 1892, n° 23 (= *IGRR*, III, 816) κατορκ[ί]ζω δὲ τὴν Σελ[ή]ν[η]ν... et n° 33 ὀρκίζω τὴν Σελήνην βίαν μὴ γενέσθε εἰς τὸ μν[ῆ]μα ?; on retrouve la même expression ὀρκίζω τὴν Σελήνην *ibid.* n° 21 (= *IGRR*, III, 818): ces inscriptions proviennent de Sinapiç (*Dalisandos?*) à quelque cinq kilomètres au Nord de Mut, dont Narlı n'est guère éloigné. On saisit ainsi la manifestation d'un culte assez nettement localisé.

47- A KAYABAŞI. Au lieu-dit Köristan. Au-dessus et à droite d'une tombe rupestre.

L'inscription A mesure dans sa plus grande largeur 51 cm, et 24 dans sa plus grande hauteur; h. des lettres 2,5 à 3,5. L'inscription B est à peine plus courte: 47 cm; même type de lettres.

A.- (croissant) Σελήνη ἡ

ἄνω κάτω καὶ ἡ
 3 μηδένα εἰσεθεν-
 κεῖν μόνον υἱοῦ
 καὶ θυγα-
 6 τρός.

B.- Λουκίου Μα-

<λ>μου μνημ-
 3 εῖον ἄλλω δὲ
 μὴ ἐξὸν εἰσε-
 νενκεῖν.

A.- L. 2: La lecture καί est certaine, mais il faut expliquer l'interversion des groupes, car on attend Σελήνη ἡ ἄνω καὶ ἡ κάτω. On peut penser qu'il y a eu saut du même au même à partir de κα <ι ἡ κά> τω, et adjonction du groupe oublié. Σελήνη est ici sujet d'un verbe sous-entendu. Pour la lune gardienne du tombeau, cf. ici le n° 46 à Narlı. On rapprochera d' ἄνω et de κάτω les expressions φαίνουσα et καταχθονία.

L. 4: μόνον est employé pour πλήν, et suivi du génitif.

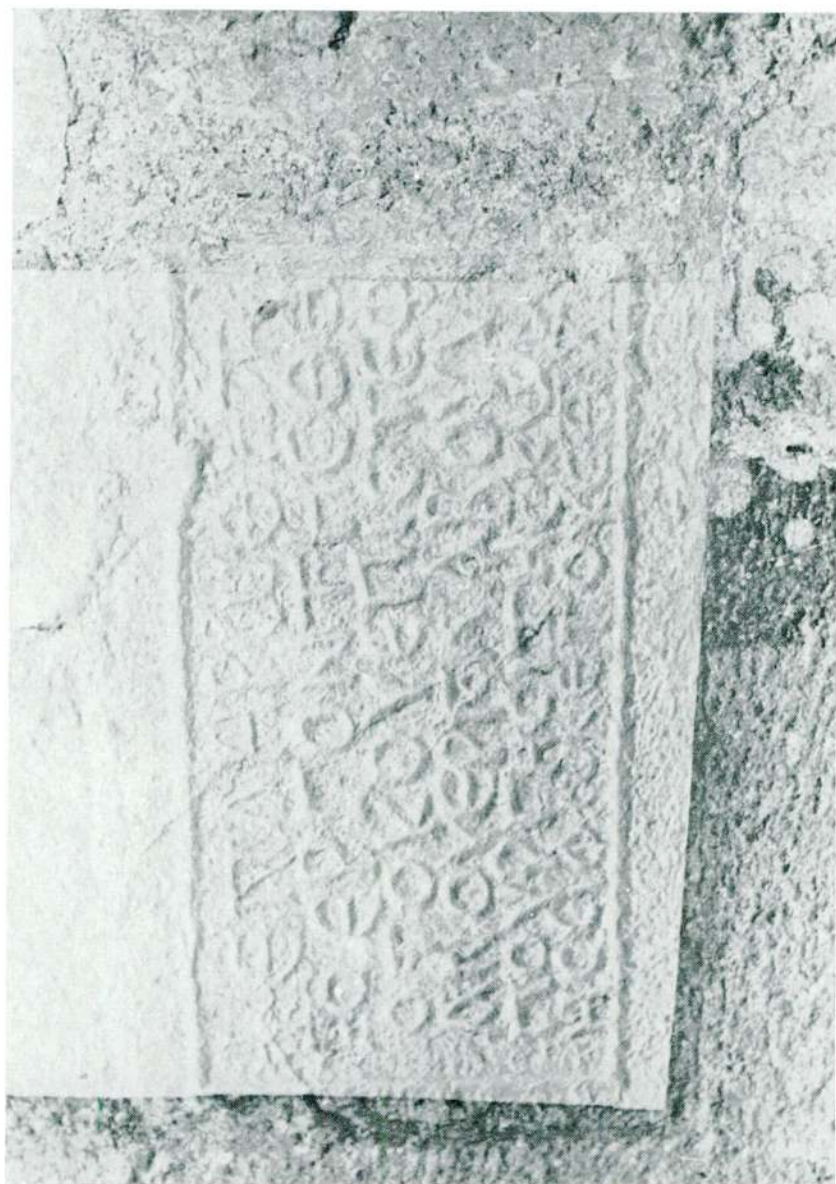
B.- L. 1-2: dans le nom de personnage, à l'alinéa, un *lambda* (ou *alpha* non barré) qui paraît dû à une dittographie; en effet le nom Μαμου, au génitif, est connu en Cappadoce (L. Zgusta, *Kleinasiatische Personenamen*, p. 283); on en rapprochera Μαμας, Μαμμας, Μαμαειος, Μαμμεις (*ibid.*, p. 282-285).



Inscription n° 1 (Missis/Mopsueste), p. 378



Inscription n° 10 (Anavarza/Anazarbe), p. 385



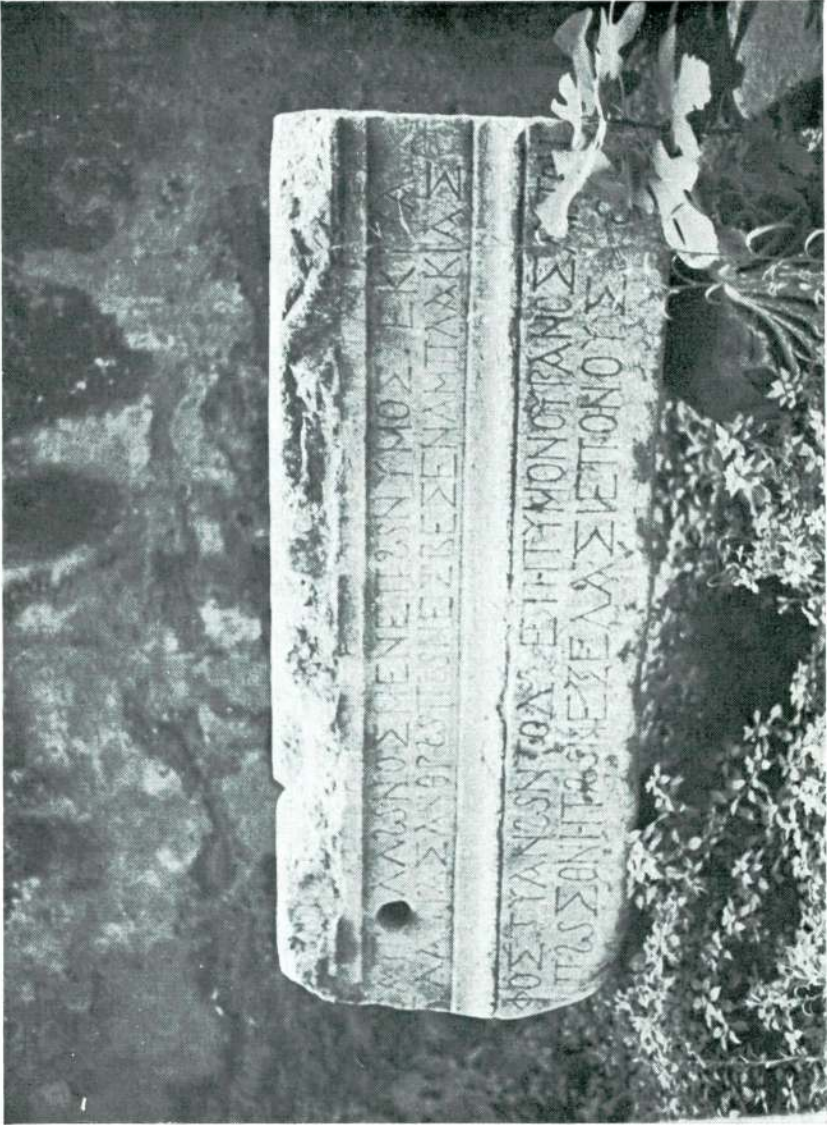
Inscription n° 23 (Çemkale), p. 391



Inscription n° 29 (Adana), p. 395



Inscription n° 31 (Adana), p. 399



Inscription n° 33 (Adana), p. 402
 N. B. - Depuis la rédaction de cet article, la pierre a été transportée de l'Ancien au Nouveau Musée.



Inscription n° 34 (Adana), p. 405-6



Inscription n° 35 (Adana), p. 407